N° 150; M. Pérez Die, Ph. Brissaud, M.-F. Boussac

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE



N° 150 Mars 2001



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU

Présidente . . . . Mme Dominique Valbelle.

Vice-présidents . . . . M. Jean Leclant.
M. Didier Devauchelle.

Vice-président d'honneur . . M. Jean-Philippe Lauer.

Trésorière . . . . Mme Brigitte Affholder.

Secrétaire . . . . Mme Véronique Laurent.

Correspondance administrative et Bulletin:
Cabinet d'égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance financière: Société Française d'Égyptologie: même adresse.

Compte de Chèques Postaux: N° 2093-33 S, Paris.

Compte bancaire: Crédit Agricole, quai de la Rapée, 75561, Paris Cedex 12.

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

Secrétariat de rédaction: M. D. Devauchelle.

Correspondance scientifique: M. D. Devauchelle, 168 rue du Temple, 75003 Paris.

Les articles publiés dans le Bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

© Société Française d'Égyptologie.

ISSN 0037-9379

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 150 mars 2001

* Conférence prononcée le 22 juin 1999.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 24 MARS 2001

La dernière Assemblée Générale s'est tenue le 24 mars à 10 heures, sous la présidence de Mme D. Valbelle, présidente, assistée de MM. Jean Leclant et D. Devauchelle vice-présidents.

Compte rendu de la précédente réunion

Mme Véronique Laurent, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente réunion de la Société Française d'Égyptologie qui s'est tenue le 21 octobre 2000 (BSFE 149) aucune observation n'est formulée.

Membres excusés

Mme Odette Broardelle, Mme Astrid Chareille, Mme Claude Chauveau, M. et Mme Philippe Cuvillier, M. Didier Hagenmüller, M. Yvan Koenig, Mlle Marie-Christine Lavier, M. Benoît Lurson, M. Bernard Mathieu, M. Paul Montélimard, Mme Colette Mazuet, M. Arpag Mekhitarian, Mme Bernadette Menu, le Professeur Jean Murat, Mme Laure Pantalacci, Mme Solange Pintiaux, Mme Odile Ruel, M. Jean-Claude Schwarz, M. Christian Sturtewagen, M. Claude Traunecker, M. Claude Vandersleyen, Mme Vera Von Droste,

Nouveaux Membres

Mme Marie-Josée Alonso, Mme Martine Barraux, Mme Dominique Bazart, M. Christian Blay, M. Éric Boissier-Descombes, Mme Jacqueline Canhape, M. Giacomo Cavillier, Mme Micheline Chedoux, Mlle Dany Dasse, Mme Christiane Fertoul, Mme Denise Franceschini, M. Maurice Gratessolle, M. Hiroshi Hirayama, M. François Imholz, M. Peter Kelly, M. Gregory Lanners, Mlle Marie-Christine Lavier, Mlle Christelle Lesueurs, M. Peter Lorre, Mme Annie Nordey, M. Dominique Olivier, Mme Bérengère Ouaknine, Mme Helga Petit, Mme Anne Puget, Mme Anne-Marie Saint-Paul, M. François Schuler, Mme Marie-José Thévenet, M. Lucien Viola, M. Michel Voge, Mme Nicole Voge, Mlle Géraldine Vouriot, l'Université de Rouen, l'Université de Toulouse II.

Nouvelles de la Société

Le Comité de la Société s'est réuni le 24 mars 2001 à 9 heures, au Collège de France, salle 9.

Étaient présents: Mme B. Affholder, M. P. Comte, M. J-Cl. Degardin, M. D. Devauchelle, M. J. Leclant, Mme V. Laurent, Mme N. Lienhard, Mlle B. Letellier, M. R. Souchet, Mme D. Valbelle, M. M. Valloggia, Mme Ch. Ziegler, M. A. Zivie.

Étaient excusés: M. Y. Koenig, M. B. Lurson, Mme B. Menu, Mme L. Pantalacci, M. Cl. Traunecker.

Mme Affholder présente le rapport financier qui est approuvé ainsi que les augmentations du montant des cotisations pour 2002, rendues nécessaires par l'augmentation des charges salariales et du coût des publications. Celles-ci devront s'exprimer en euros.

__Particuliers__:

Membre bienfaiteur:
80 € soit 524,12 francs.
Membre titulaire:
45 € soit 294,81 francs.
Membre étudiant:
20 € soit 131,03 francs.

__Organismes__:

Membre bienfaiteur:
90 € soit 589,63 francs.
Membre titulaire:
50 € soit 327,57 francs.

Mme V. Laurent annonce le calendrier des élections pour le renouvellement du Comité. Un appel aux candidatures sera envoyé à tous les membres de la SFE au mois de mai. À partir des réponses, une liste des candidats sera soumise pour approbation au Comité au mois de juin; les adhérents seront invités à voter par correspondance au mois de septembre. Les résultats seront proclamés au mois d'octobre lors d'une Assemblée Générale extraordinaire. La présidente Mme Dominique Valbelle clôt la séance à 10 heures.

Lors de l'Assemblée Générale du même jour, le rapport financier ainsi que le montant des cotisations pour l'année 2002 sont adoptés par les membres présents à l'unanimité.

Nouvelles de l'Égyptologie

Conférences

– Dans le cadre de l'actualité de la recherche archéologique à l'Auditorium du Louvre, M. Luc Limme donnera une conférence sur *Elkab (Haute Egypte) et sa nécropole rupestre*, le jeudi 29 mars à 12 h.

– Le jeudi 7 juin à l'Auditorium du Louvre à 12 h., M. Karol Mysliwiec donnera une conférence intitulée, *Féfi, un vizir mystérieux. Découvertes récentes de la mission archéologique polono-égyptienne à Sakkara.*

– Le vendredi 1er juin à 12h30 à l'Auditorium, dans le cadre des «Midis du Louvre», M. Christophe Barbotin présentera *Le papyrus de Teferouaset: un «Livre de ce qu'il y a dans l'au-delà» d'une chanteuse d'Amon.*

– L'Association France-Égypte propose une conférence le 15 mai à 18h45, *La femme en Égypte* par Mme Myra Daridan au Centre Asiem, 6 rue Albert de Lapparent, 75007 Paris.

– Toujours au Centre Asiem, le 19 juin à 18h45 *La civilisation de Kerma au Soudan* par M.Charles Bonnet.

– M. Jean Yoyotte donnera une conférence intitulée: *La véritable astrologie des égyptiens*, le jeudi 26 avril 2001 à la Société d'Égyptologie de Pau.

Expositions

– Au musée romain de Lausanne-Vidy une exposition intitulée *Au cœur d'une pyramide* s'est ouverte le 2 février dernier et durera jusqu'au 20 mai 2001. Le commissaire de cette exposition est M. Michel Valloggia.

– Le Musée d'art et d'histoire de Genève (2, rue Charles-Galland, 1206 Genève) présente du 5 avril au 26 août 2001 une exposition intitulée *«Sortir au jour», Art Égyptien de la Fondation Martin Bodmer*.

Enseignement

L'université catholique de Louvain organise pour l'année 2001-2002 un enseignement post-universitaire international intitulé: *Eastern Mediterranean Archeology*. Date limite d'inscription le 1er avril pour les étrangers et le 1er juin pour les européens. Renseignements auprès de Ann Hasendonckx. Tel: 32 16 48 62. Fax: 32 16 32 50 94. E-mail: *ann.hasendonckx@arts.kuleuven.ac.be*.

Nécrologie

Nous avons le profond regret de vous annoncer le décès, le 1er février 2001 de Mme Enrichetta Leospo, conservateur du Musée égyptien de Turin. Alliant des qualités humaines et scientifiques irremplaçables, Mme Leospo a contribué au rayonnement tant du Musée que de l'Égyptologie italienne. Sa disparition, à l'issue d'un combat acharné contre la maladie, a bouleversé l'équipe du Musée. La Société Française d'Égyptologie présente à ses proches et à ses collaborateurs ses plus sincères condoléances.



RAPPORT FINANCIER

EXERCICE 2000

CHARGES DE FONCTIONNEMENT			PRODUITS DE FONCTIONNEMENT		
	FRF	*EURO*		FRF	*EURO*
Impression BSFE			Cotisations perçues		
(144-145-146)	95,000.00	*14,482.66*	* années antérieures	3,825.00	*583.12*
Impression RDE (50)	145,352.63	*22,158.87*	* années 00	337,006.96	*51,376.38*
Frais d'établissement des			* année 01	57,937.97	*8,832.59*
publications	24,000.00	*3,658.78*			
Coûts des revues	264,352.63	*40,300.30*		398,769.93	*60,792.08*
Frais de conférences	11,505.00	*1,753.93*			
Frais liés à l'activité normale	30,378.62	*4,631.19*			
Frais liés au déménagement	14,776.63	*2,252.68*			
Dons	31,000.00	*4,725.92*	Vente de publications		
			* BSFE	5,360.00	*817.13*
Frais postaux	22,767.85	*3,470.94*	* RDE	11,503.99	*1,753.77*
Frais Bancaires	564.06	*85.99*			
				16,863.99	*2,570.90*
			Dons	1,422.10	*216.80*
Charges de personnel	36,210.50	*5,520.26*			
Charges sociales	4,555.17	*694.43*			
			Total des produits de fonctionnement	417,056.02	*63,579.78*
			Produits financiers * produits de participation	8,130.02	*1,239.41*
TOTAL DES CHARGES	416,110.46	*63,435.63*	TOTAL DES PRODUITS	425,186.04	*64,819.19*
SOLDE POSITIF	**9,075.58**	*1,383.56*			
TOTAL GENERAL	**425,186.04**	***64,819.19***	**TOTAL GENERAL**	**425,186.04**	***64,819.19***

ACTIF NET AU 31/12/2000			**JUSTIFICATIF DE L'ACTIF NET AU 31/12/2000**		
Crédit Agricole	55,425.58	*8,449.58*	Situation nette au 31/12/99	279,572.80	*42,620.60*
Livret Crédit Agricole	10,000.00	*1,524.49*	Solde POSITIF	9,075.58	*1,383.56*
CCP	15,606.28	*2,379.16*	**Situation nette au 31/12/2000**	**288,648.38**	***44,004.16***
Caisse	2,600.95	*396.51*			
Portefeuille	210,073.23	*32,025.46*	Dettes sociales à régler en 01/01	5,057.66	*771.04*
			Dettes à régler	**5,057.66**	***771.04***
TOTAL	**293,706.04**	*44,775.20*	**TOTAL**	**293,706.04**	*44,775.20*

Fouilles à Ehnasya el Medina (Hérakléopolis Magna), Égypte.

Résultats récents (campagne année 2000)

Maria del Carmen PÉREZ-DIE

Les fouilles de la Mission Archéologique Espagnole à Ehnasya el Medina (Hérakléopolis Magna) ont été reprises à l'automne 2000, grâce au financement du Ministère de l'Éducation et de la Culture[1].

Les plans pour cette année comprenaient la fouille de deux secteurs, tous deux situés sur la concession espagnole. Les travaux effectués dans la nécropole de la Troisième Période Intermédiaire ont été de moindre envergure que ceux réalisés lors d'autres campagnes[2]. Nous avons terminé la fouille du sondage L-60 qui restait à faire de l'année précédente, avec des résultats intéressants, bien qu'avec peu de découvertes. Il pourrait s'agir d'une zone correspondant à la fosse de construction des grandes tombes de la Troisième Période Intermédiaire, d'où le fait qu'on ait à peine trouvé de matériel. Le peu qui a été trouvé semble être un remplissage ultérieur. Dans ce secteur on a travaillé aussi à la restauration de certaines tombes, et sourtout on a révisé les travaux des dernières années.

Face à ces résultats, nous avons choisi d'axer tous les chantiers sur la zone fouillée par López et Presedo en 1968, 1969, 1976, 1977 et 1979. López a trouvé ici la nécropole de la Première Période Intermédiaire correspondant aux IXe et Xe dynasties, ou époque hérakléopolitaine, moment où Hérakléopolis était la capitale de l'Égypte et où la cour royale y était installée. Ce lieu avait été fouillé durant plusieurs campagnes, et quelques rapports préliminaires avaient été publiés.[3] Ainsi, la zone sud a été fouillée par López en 1968 et 69. Il y a trouvé l'une des tombes les plus intéressantes de toutes celles découvertes jusque-là dans la nécropole hérakléopolitaine avec des reliefs, des scènes d'une grande beauté et des inscriptions, certaines appartenant aux «Textes des Sarcophages»[4]. De plus, il a trouvé d'autres tombes, certaines assez détruites, et bon nombre de stèles fausse-porte. À partir de 1976, Presedo a poursuivi les fouilles, en élargissant vers le nord le sondage de López.

L'intérêt de la nécropole est manifeste, outre son importance historique, une grande partie du matériel qui y a été trouvé se trouve au Musée Archéologique National de Madrid, en vertu du «partage des fouilles» entre l'Espagne et l'Égypte. Le reste demeure au Musée du Caire. S'agissant d'un matériel inédit, et en commençant l'étude pour la publication du Catalogue des pièces du Musée Archéologique National, qui sera complétée par celles conservées au Musée du Caire, nous nous sommes proposés de poursuivre les fouilles dans ce secteur, en tâchant d'inclure tout le matériel trouvé jusque là dans son contexte archéologique, et de connaître de nouvelles tombes et de nouveaux personnages de l'époque hérakléopolitaine[5].

Lors de cette conférence, nous présenterons seulement un rapport préliminaire de la fouille de l'année 2000, car il n'a pas encore été possible de réaliser une étude en profondeur, étant donné que certains secteurs n'ont pas encore été fouillés, et que la documentation de nombre d'entre eux n'a pas été complétée.[6]

La nécropole de la Première Période Intermédiaire est organisée en rangées, avec des tombes plus ou moins détruites, toujours orientées nord-sud (Fig. 1). Il faut tenir compte de son énorme extension, qui est repèrée sous la nécropole de la Troisième Période Intermédiaire, située à plus de 100 mètres de distance du

[1] Noms des participants: M. Carmen Pérez Die, Directrice de la fouille. Carmen Lopez Roa, Carlos Barrio, Salomé Zurinaga, Archéologues. Antonio Guío, Dessinateur. Mme Antonia Moreno, Restauratrice. Juan Medina, Ingénieur. Ahmed Galal, Inspecteur du Service des Antiquités de l'Égypte.

[2] Les conclusions définitives ont été presentées dans le 8ème Congrès International d'Égyptologie qui eut lieu au Caire, en mars de 2000. Voir Actes. Cf. aussi PEREZ-DIE, M.C.et VERNUS,P. *Excavaciones en Ehnasya el Medina*, Introducción e inscripciones. Informes Arqueológicos I, Madrid, 1992. LOPEZ M.J., QUESADA, F. MOLINERO, M.A. *Excavaiones en Ehnasya el Medina*, La cerámica y los recipientes de piedra. Informes Arqueológicos, II, Madrid, 1995.

[3] LOPEZ, J. «Rapport préliminaire sur les fouilles d'Hérakléopolis (1968)», *Oriens Antiquus*, XIV, 1975, pp. 57-78. ALMAGRO, M. et PRESEDO, F. «les fouilles d'Hérakléopolis Magna (1976)». *Acts of the First ICE*, Le Caire 1976, pp. 67-71. PRESEDO, F. «Dernières découvertes à Hérakléopolis». *Acts of the First ICE*, Le Caire 1976, pp. 525-532.

[4] ROCATTI, A. « I Testi de Sarcofagi di Eracleopolis» *Oriens Antiquus*, XIII, 1974, pp. 161-197.

[5] J'ai fait une première révision du matériel conservé au Musée de Madrid en 1993, en collaboration avec le Prof. Vernus. L'étude du materiel du Musée de Caire a été faite en 1997.

[6] Les inscriptions ne seront pas traduites ni commentées dans leur totalité. On fera seulement des références aux noms et à certains titres.



Fig. 1. Nécropole de la Première Période Intermédiaire d'Ehnasya el Medina. État actuel de la fouille.

lieu que nous sommes en train de fouiller.

Le fil conducteur pour débuter les fouilles du secteur, qui se trouvait alors couvert de broussailles, a été la distribution spatiale de la nécropole. Plusieurs sondages, situés vers le sud et l'est des zones fouillées par d'autres espagnols ont été proposés, et de nouvelles zones ont été ouvertes, en suivant les possibles rangées. Ainsi, trois lieux ont été fouillés:

I.-À l'est du secteur de Presedo, dans la zone la plus septentrionale de tout ce qui avait été fouillé jusqu'en l'an 2000.

II.-Dans la zone la plus méridionale du sondage réalisé par López en 1968 et sur le profil de laquelle on pouvait clairement apprécier le «niveau de destruction» occupé par les tombes.

III.-Dans le secteur situé à l'est de la grande tombe découverte par López en 1968.

Nous expliquerons individuellement chacun de ces secteurs, mais il convient de souligner que chacun présente une problématique spécifique,

et qu'ils ont entre eux peu de points communs, malgré la faible distance qui les sépare.

I.-Secteur à l'est des tombes fouillées par Presedo.

Sondage C-3

Après le premier niveau superficiel, un forte structure en brique crue est apparue, occupant toute la zone délimitée par le sondage et s'appuyait sur un niveau rougeâtre, caractéristique de la Première Période Intermédiaire. Pour l'instant, nous n'avons pas pu dater cette structure. Elle avait été entièrement perforée depuis le haut au moyen de fosses circulaires, assez profondes, arrondies et ovales, qui communiquaient avec des tunnels qui avaient été pratiqués dans la structure depuis les côtés. À l'intérieur de ces fosses, nous avons trouvé une série de sépultures, sans aucun doute très postérieures, que nous avons pu dater, grâce au mobilier funéraire, entre les VIIIe et VIIe siècles avant J.C. Ces inhumations, en très mauvais état de conservation, correspondent au moment de la réutilisation de tout l'espace funéraire à la fin du VIIIe siècle avant J.C.[7]. Un total de dix sépultures a été identifié, accompagnées de fragments de poterie, perles de collier et amulettes.

La structure s'appuyait sur un niveau couleur café, qui à son tour se superposait au niveau «rougeâtre», caractéristique de la Première Période Intermédiaire. Cette structure a été abaissée par la face ouest, mais devant le manque de parallèle, nous avons décidé de l'abandonner temporairement, et de la fouiller in extenso lors de futures campagnes.

Cependant, un élargissement a été réalisé vers le sud, et nous avons découvert un tas de pierres, mélangées avec une inscription qui mentionne un nom: *Khety*. Nous l'analyserons par la suite.

II.- Sondages dans le secteur sud (niveau de destruction).

Deux sondages ont été fouillés dans ce qu'on appelle le «Niveau de destruction» (Fig. 2): le C-5, situé vers l'ouest, et le C-4, vers l'est. Les deux sondages sont séparés par un autre sondage, le C-1, que nous avons fouillé en 1989.

[7] PÉREZ DIE. «La réutilisation de la nécropole de la Troisième Période Intermediaire/début de l'époque Saïte à Ehnasya el Medina (Hérakléopolis Magna), *Hommage Stadelmann*, pp. 473-483.



Fig. 2. Profil sud avec le «Niveau de destruction» de la nécropole.



Fig. 3. Niveau d'éboulement.

Sondage C-5

Le premier niveau est occupé par des briques crues qui sont très bien visibles dans les profils.

Dessous, on trouve plusieurs inhumations qui ont été dégagées en très mauvais état et qui sont une réutilisation résiduelle de la nécropole ancienne, lorsque celle-ci se trouvait complètement détruite. Plus bas, on trouve un important niveau d'éboulement, caractérisé par d'énormes pierres qui semblent provenir en partie de tombes détruites, certaines décorées, d'autres non, et d'autres présentant des marques de taille de pierre (Fig. 3). Tout cela est rempli par de grandes accumulations de fragments de vases en céramique, qui pourraient être intentionnelles, et qui occupent les creux laissés entre les éboulements de pierre.

Peu à peu, le sondage s'est compliqué car nous avons commencé à voir apparaître des fosses et des galeries qui le parcourent de toute part. Ainsi, nous avons décidé de nettoyer ces fosses et de terminer les fouilles sans lever toutes les pierres, afin de continuer lors de prochaines campagnes. Sur le profil nord, on trouve des voûtes en brique crue qui pourraient être des tombes, mais nous ne les avons pas fouillées.

Lors du nettoyage de profil ouest, nous avons découvert un immense fragment de mur avec des restes des deux stèles fausse porte qui ont vraisemblablement appartenu aux mêmes personnes auxquelles est consacrée la grande tombe de pierre de López, plus exactement à *Sakat* et à *Herishefnakht*. Nous les analyserons par la suite.

Sondages C-4 et C-1[8]

Ils sont situés à l'est de C-5, également au «niveau de destruction». Au nord se trouve la zone fouillée par López en 68, actuellement vide et sans structures.

Après le niveau de remplissage, le niveau de brique crue qui couvre la nécropole a commencé à apparaître. Dessous, un niveau rougeâtre est visible, avec une quantité importante de céramique fragmentée, de terre brûlée, de briques tombées, etc. À l'extrémité est du sondage, nous avons commencé à découvrir des inhumations semblables à celles de C-5,

[8] Le sondage C-1 a été fouillé par mon équipe en 1989.

mieux conservées. Dans cette zone, nous avons trouvé un sarcophage en céramique très intéressant, sans inscription, avec un individu à l'intérieur. Il reposait sur un lit de briques, et était fragmenté sur sa partie supérieure; il a fallu réaliser un coffrage spécial pour pouvoir le sortir intact. Un peu plus au sud, et collée au profil, se trouvait une amphore à bouchon, avec une sépulture à l'intérieur, qui a également dû être protégée d'une gaze pour pouvoir être récupérée dans sa totalité[9].

Le niveau suivant était formé d'un amoncellement de pierres et d'un important niveau d'éboulement qui avait déjà été documenté sur C-5. Après l'avoir enlevé, nous avons découvert une tombe composée de trois chambres, orientées nord-sud. Deux de ces chambres ont été fouillées en 1989: on a trouvé à l'intérieur un dépôt de céramique caractéristique de la Première Période Intermédiaire. La chambre la plus à l'est a été fouillée lors de la campagne 2000, elle conservait son toit, fait de dalles de pierre calcaire, cassées en leur milieu et tombées. Toute la tombe est entourée d'un mur et s'appuie sur le sable du désert. Dimensions: 2,80 m de long, sur 1,50 m de large, 1,30 m de haut. L'intérieur était complètement rempli de terre, de terre rouge d'éboulement, de briques, de fragments de stèle et d'inscriptions, de céramique brisée de la Première Période Intermédaire et de scories. Nous nous sommes vite rendu compte qu'elle avait été saccagée depuis la paroi sud car les dalles de fermeture manquaient sur cette zone. Les murs latéraux ont dû être décorés à leur époque, mais actuellement cette décoration est à peine conservée, car il reste seulement des traces de peinture sur lesquels on devine la silhouette d'un homme, le propriétaire de la tombe, de nom inconnu. Sur le sol se trouvait le traditionnel puits carré, destiné aux offrandes, qui a été trouvé complètement vide.

Dans les profils est et ouest, deux tunnels ont été découverts, qui pénètrent et percent le niveau de remplissage rougeâtre. Ils n'ont pas pu être explorés, à cause du refus des travailleurs face au manque de matériel adéquat tel que lampes ou cordes, et de l'existence supposée de puits pouvant provoquer de graves accidents. Lors de la prochaine campagne, ils seront nettoyés correctement.

III.- Secteur à l'est de la tombe de Lopez trouvée en 1968.

Sondage C-2

Il est situé à dix sept mètres de distance à l'est de la grande tombe fouillée par López en 1968. Le terrain était incliné et le profil ouest tombait en talus, ce qui est probablement dû à ce qu'il a été utilisé comme rampe de sortie de la fouille.

[9] Le sarcophage et l'amphore n'ont pas été restaurés par manque du temps. On attend sa restauration pour les dater exactement.

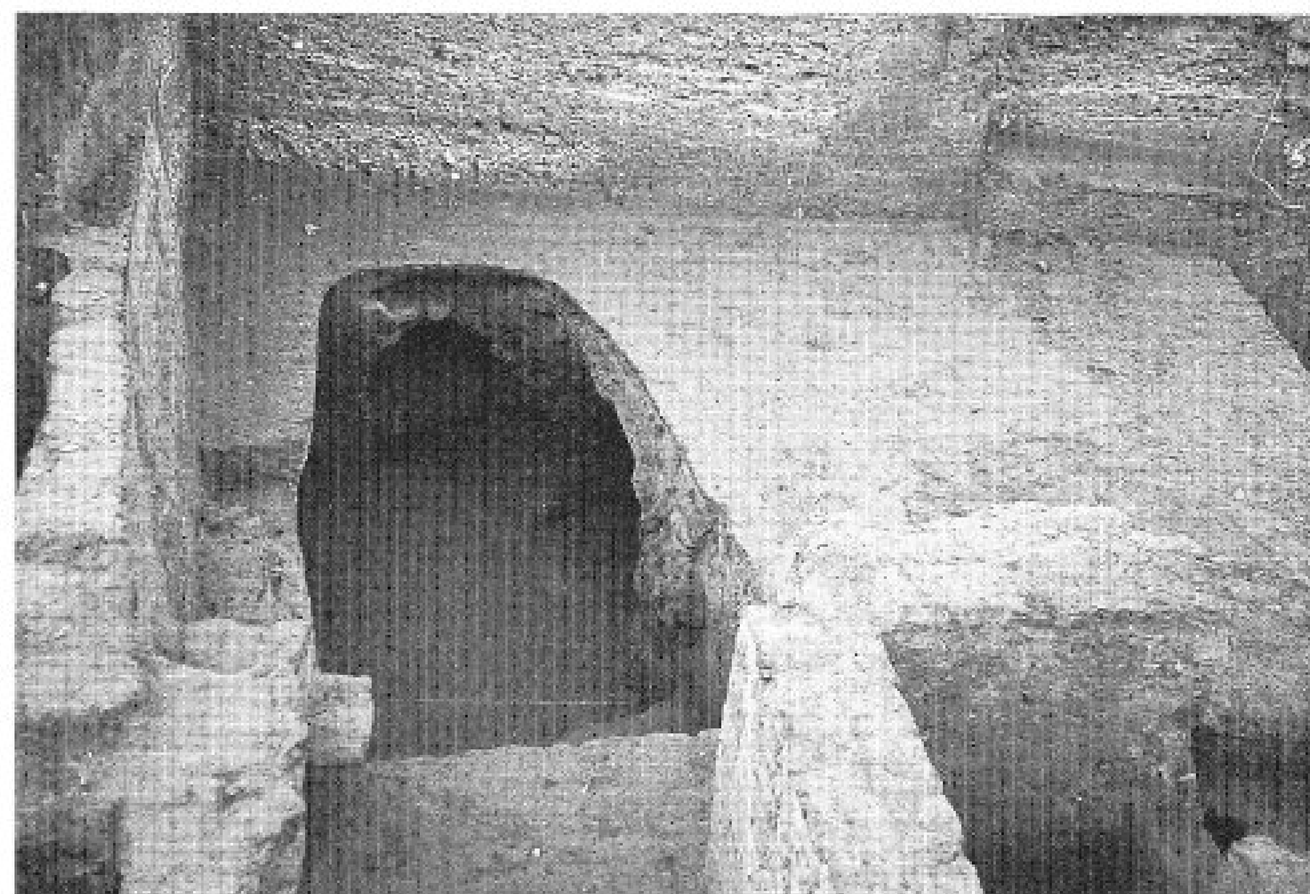


Fig. 4. Structure avec l'extrémité sud arrondie.

Après le premier nettoyage du niveau superficiel, le premier niveau est apparu, formé de terre rougeâtre, et de restes de charbon. Dans le second niveau, des murs ont commencé à apparaître, et le sondage a été divisé en deux secteurs, nord et sud, qui ont été fouillés indépendamment. Dans le secteur nord, occupé par les pièces appelées A, B et C, un fragment de stèle fausse-porte appartenant à *Ouadjit-hotep* a été trouvé, ainsi qu'une table d'offrandes sans inscription.

Dans le secteur sud, deux zones ont été délimitées: une à l'ouest, occupée par un dépôt de céramique, principalement des jarres de la Première Période Intermédiaire, soixante-neuf au total; une autre zone à l'est avec une structure rectangulaire dont l'extrême sud est arrondi (Fig. 4), et qui conservait une partie du toit voûté. On peut clairement constater que les arches fermaient en voûte toute la structure. Elle a été trouvée remplie de gravats, de briques complètes ou cassées, de charbons et de céramique

très fragmentée; à l'intérieur, quatre niches ont été trouvées, et deux tunnels ont été découverts: un dans la paroi sud, qui n'a pas été exploré, et un autre qui se dirigeait vers l'ouest et qui se divisait en deux, dont l'un hébergeait une sépulture avec un squelette humain sans tête; l'autre se dirigeait vers la zone fouillée par López. C'est à cet endroit qu'est apparue la stèle d'*Ipi* dont je parlerai plus tard, très près d'un autre dépôt de céramique de la Première Période Intermédiaire

Sondage C-6

Sondage ouvert à l'est de C-2, d'une extension de 4 mètres sur 3. Au niveau supérieur, on trouve une pierre calcaire très triturée mélangée à de la céramique. Au fur et à mesure de la fouille, les couches de terre très fine et celles de brique tombées alternent.

Peu après, deux zones ont été délimitées: le nord-est avec du matériel de la Troisième Période Intermédiaire, le nord-ouest et le sud avec du matériel de la Première Période Intermédiaire. Dans la zone nord-est, on trouve ce qui semble être une tombe de la Troisième Période Intermédiaire, protégée par une couche latérale de briques crues, avec une fosse de fondation bien délimitée. À côté, on trouve des oushebtis d'un personnage appelé *Ipepi*.

Dans la zone ouest de la tranchée, on a trouvé une tombe de la Première Période Intermédiaire qui occupait tout le secteur. La fouille est axée sur cette zone, et nous avons découvert peu à peu une tombe de pierre calcaire, saccagée. Une partie des dalles du toit étaient cassées et tombées, les autres avaient disparu. La pièce est rectangulaire, elle conserve ses parois est, ouest et sud, mais il manque la paroi nord. Elle est entourée d'une couche de brique crue de 15 à 30 cm d'épaisseur. (Fig. 5)

Une antichambre à plan rectangulaire, construite en brique crue ouvre par le nord, elle correspondrait à la zone d'accès à la tombe où serait située la porte. Juste dans l'accès, et sous les deux premières dalles du toit, nous avons trouvé un fragment de stèle fausse-porte et une bouteille en céramique caractéristique de la période hérakléopolitaine.

Pour fouiller l'intérieur de la tombe, il a été nécessaire de lever les dalles du toit qui étaient conservées, et de la vider par couches, car la tombe était remplie de terre. Dans la zone sud, correspondante à la partie où les dalles avaient disparu, une inhumation a été découverte, due probablement à une réutilisation de la tombe.

Nous nous sommes vite rendu compte que des peintures pouvaient être conservées, c'est pourquoi nous



Fig. 5. Tombe de la Première Période Intermédiaire au moment de sa trouvaille.

avons laissé une couche de boue adhérer aux parois. Cette couche a été nettoyée superficiellement sur les parois orientale et méridionale, et a permis de découvrir des belles scènes avec des personnages liés aux cérémonies funéraires[10].

La paroi orientale est décorée dans sa totalité et présente, dans sa partie supérieure, une frise de *khékérou* et au-dessous, la pancarte ou «menu» sur un paneau quadrillé. Elle possède de plusieurs registres horizontaux superposés, séparés par deux rangées qui contiennent un récipient et un nombre au-dessous, qui divisent les registres à taille égale. Il faut attendre leur nettoyage complet pour lire les inscriptions. Au-dessous, la scène représente les rites funéraires menés par les prêtres. Ils sont tous tracés selon les conventions de l'art égyptien, avec la peau rougeâtre, des pagnes blancs triangulaires, et une perruque noire. Le rouge, le jaune et le noir ont été utilisés pour les inscriptions. On s'aperçoit très clairement que les artistes ont suivi la tradition memphite.

Le nom du propriétaire et certains de ses titres sont mentionnés sur les deux extrémités de la tombe: au nord sur une colonne située devant la jambe du personnage et sur la zone sud, sur une ligne d'inscription située sur la tête du défunt.Il s'agit de «l'ami unique» *Ouadjit-hotep*, de son beau nom, *Dja*.

Les personnages marchent vers le défunt qui est assis au fond de la paroi, devant la table d'offrandes (dans notre panneau presque complètement disparue). Il est coiffé d'une perruque noire, porte le collier *ousekh*, il est

[10] La trouvaille des peintures a été faite trois jours avant de finir la campagne de fouilles. On a pu, seulement, faire un nettoyage superficiel de la paroi orientale de la tombe pour obtenir une documentation initiale. On prépare un projet spécial pour la restauration et la consolidation des peintures, ainsi que le nettoyage des parois occidentale et méridionale, dans la prochaine campagne de fouilles.

vêtu du pagne court. Le bras et la main droite sont tendus en avant, vers les offrandes, tandis que la main gauche est posée sur la jambe. La couleur de la peau est ocre foncé (Fig. 6).

En partant du propriétaire de la tombe, les prêtres funéraires qui s'approchent sont assez bien conservés, à l'exception de deux premiers, les plus proches du défunt[11]. (Fig. 7). Comme reconstruction hypothétique concernant ces deux prêtres, on pourrait penser à la cérémonie rituelle d'une libation, ou bien d'une purification: d'abord le prêtre est à genoux et pose les mains à l'intérieur d'un récipient. Le deuxième officiant, debout et derrière, tient dans ses mains un vase et verse de l'eau dans le récipient présenté par celui qui le précède[12].

Le premier prêtre qu'on voit très clairement, fait brûler l'encens de l'encensoir qui se compose d'une coupe à pied et d'un couvercle. Le thuriféraire soulève le couvercle de façon à activer la combustion, tout en permettant aux vapeurs de l'encens de parvenir jusqu'au défunt[13].

Derrière on a représenté un prêtre debout, le bras droit tombant naturellement le long du corps, le gauche levé et avancé. Il s'agit d'un geste d'appel. Cet officiant est un prêtre-lecteur, que faisait la lecture des livres sacrés[14].

La procession se poursuit par un prêtre avec un genou à terre, l'autre levé. Il ramène sa main gauche, fermée, sur sa poitrine, et lève l'autre main, également fermée, le plus haut possible[15]. Cet officiant est en relation avec la cérémonie qui dans les anciens mastabas était accomplie par le prêtre *outi*. On sait que ce personnage était aussi un prêtre-lecteur qui récitait ou répétait les formules de glorification lues par le prêtre qui le précède[16].

Le prêtre suivant est accompagné, en haut, de la légende *inet red*, qui signifie littéralement «emporter le pied» dans le sens d'effacer (les traces) du pied. Il traîne derrière lui un balai, et tourne la tête pour vérifier que les traces des pieds ont complètement disparu[17].

L'officiant qui suit est habillé avec la peau de panthère. Il lève sa main gauche et soutient avec la droite l'une

[11] Pour la description des prêtres en partant du défunt on a suivi: Vandier, J. *Manuel d'archéologie* égyptienne Vol. 4. Bas reliefs et peintures. Scènes de la vie quotidienne. pp. 106-113.

[12] N° 4 de Vandier. *Manuel*, Vol 4, p. 107.

[13] N° 9 de Vandier. *Manuel*, Vol 4, p. 109.

[14] N°s 13-14 de Vandier. *Manuel*, Vol 4, p. 110.

[15] N° 16 de Vandier. *Manuel*, Vol 4, p. 111.

[16] Gardiner, «The Mansion of Life and the Master of the King's largess» *JEA*, 24, 1938, pl. V.

[17] N° 17 de Vandier, *Manuel*, Vol 4, p. 111.



Fig. 6. Représentation de *Ouadjit-hotep*, propriétaire de la tombe de la Première Période Intermédiaire.



Fig. 7. Paroi de la tombe de *Ouadjit-hotep*. Procession des prêtres funéraires.

des extrémités de la peau. Il pourrait s'agir d'un prêtre *sem* qui participait à la cérémonie de «l'ouverture de la bouche».

Dans le groupe final, on peut observer la scène du dépeçage du bœuf, ou de l'ablation de la patte antérieure, le *khepesh*. (Fig. 8) L'animal au sol a les pattes attachées avec une corde tenue par un homme, pendant qu'un boucher coupe la patte du boeuf avec son couteau. La scène se poursuit avec l'offrande du *khepesh*. Sur notre scène, le porteur tient la patte dans ses bras. Il est habillé d'un pagne court, et coiffé d'une perruque noire.

La paroi sud a seulement été nettoyée en partie, c'est pourquoi nous renonçons à la décrire.

Savons-nous autre chose sur ce personnage? Effectivement, rappelons la stèle fausse-porte trouvée un peu plus haut, à côté de la table d'offrandes, incomplète et cassée en deux morceaux, trouvés dans des endroits différents (Fig. 9). Elle conserve une partie d'un double linteau, de la gorge et de la porte, le tore, le tableau central et les yeux. Dans le linteau supérieur on peut lire «Connu [du roi]» *Ouadjit-hotep*. Dessous, après la formule des offrandes, apparaît le titre et le nom du défunt: «Mesureur des grains», l'*Imakhou Ouadjit-hotep*. Dans l'autre montant on ne conserve qu'une partie de l'inscription, avec les épithètes d'Anubis, et le «beau nom» du défunt[18]. Dans le panneau central, le propriétaire est assis devant la table d'offrandes et sous les yeux on a écrit et répresenté les onguents sacrés: *sefet* (huile de genévrier), *hek* (huile rituelle), *set-heb* (parfum de fête), *hatet* (la meilleur huile), et l'huile *touat*. Évidemment, la stèle et la tombe appartiennent à la même personne, et originellement la stèle devait être dressée non loin de la chambre funéraire.



Fig. 8. Scène de l'ablation du *khepesh*.

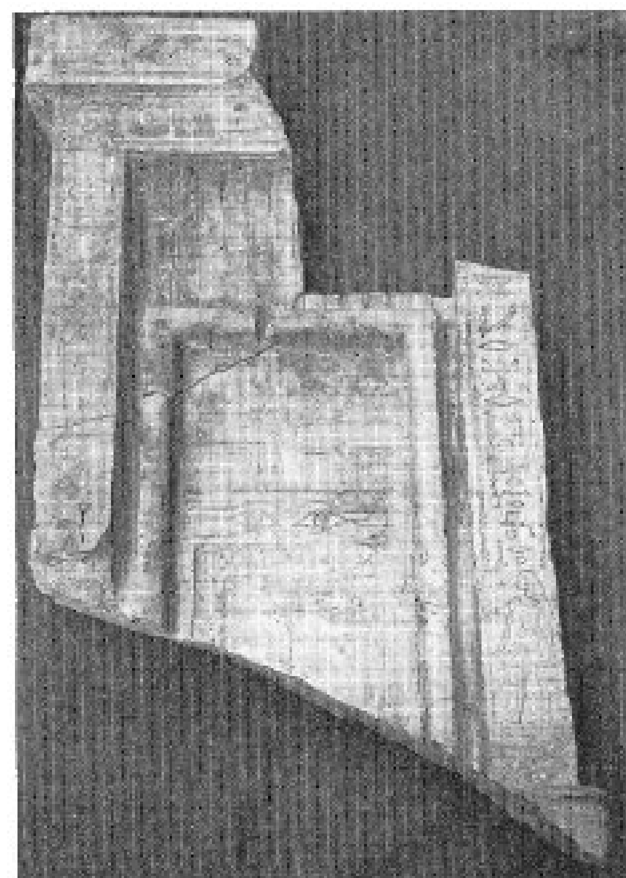


Fig. 9. Fragment de stèle fausse-porte appartenant à *Ouadjit-hotep*.

Quant au nom *Ouadjit-hotep* il apparaît dans Ranke[19], mais comme féminin. Dans le cas qui nous intéresse, le nom est masculin, et nous possédons un parallèle très clair. Il s'agit d'un sarcophage découvert à Sedment, dans la nécropole de la Première Période Intermédiaire, publié par Petrie, qui est actuellement conservé à Uppsala[20]. En contactant Lana Troy, nous avons appris qu'en plus de ce sarcophage, il existe d'autres objets appartenant au même personnage et que d'autres objets sont également conservés à Copenhague et à Chicago[21].

Nous ignorons pour l'instant, si ces deux personnages sont la même personne, ou s'ils correspondent à différents habitants de la ville. Cette question pourrait être éclaircie plus tard.

Dans la fouille, nous avons également trouvé une série de fragments de paroi contenant des inscriptions et des reliefs de grand intérêt, ainsi que des fragments de stèles fausse-porte, qui sont en train d'être étudiés. Il a été possible de réunir certains d'entre eux et d'autres qui sont conservés au Musée Archéologique National de

[18] Dans la tombe écrit *Dja*: Ranke, PN I, 404,7. Dans la stèle écrit *Dja-rekh*.

[19] PN I, 75, 9.

[20] Petrie,F. Brunton, G. *Sedment* I, British School of Archaeology in Egypt, 1924, p. 5, pl. XXIII.

[21] Je remercie Lana Troy et Geoffrey Metz pour ses informations et pour l'envoi des photos.

Madrid. Ainsi, l'un des objectifs que nous nous sommes proposés au début du travail dans la campagne 2000 est en cours de réalisation et promet de fournir des résultats optimaux.

Les découvertes sont d'un très grand intérêt. Nous analyserons certaines d'entre elles. Tout d'abord, le gros fragment de paroi trouvé à C-5, que nous avons mis en relation avec la grande tombe découverte par López en 68. Cet auteur écrit dans son rapport préliminaire de la fouille: «Les tombes de la dame *Nefeririout*, et de celui que je suppose être son époux *Sakat*, ont été construites en même temps et suivant le même plan. On peut imaginer que les stèles fausse-porte de *Sakat* et de *Nefeririout* avaient été dressées sur la face extérieure du mur oriental de la tombe de *Sakat*. Par la suite, celui qui dut être le fils du couple *Herishefnakht*, fit construire sa tombe contre le flanc oriental de celles de ses parents. S'il en était ainsi, il faudrait conclure non seulement que *Sakat* et sa famille furent enterrés à Hérakléopolis à l'époque où cette ville était la capitale de l'Égypte, mais encore qu'ils ne vécurent pas forcément à la fin de la période hérakléopolitaine»[22]. Cette tombe était jusque-là l'une des mieux conservées de la nécropole au moment de sa découverte. Elle semble être assez «entière», en comparaison avec d'autres, bien qu'il manque quelques dalles du toit. Les résultats de cette année nous obligent à envisager une nouvelle perspective. Nous partirons des stèles gravées sur le mur ouest de la chapelle[23]. Vers le nord, la première et la plus grande et celle de *Sakat*. Elle conserve seulement un titre: «Connu véritable du roi», sur le montant droit. Au milieu *Nefeririout*, sans titre et à gauche, la stèle de *Herishefnakht* «Connu du roi». Elles sont faites en un seul bloc, gravées sur la paroi orientale du mur.

Comme nous l'avons vu plus haut, près de C-5, nous avons découvert, à peine à deux mètres de la grande tombe, un fragment de paroi qui contenait une stèle fausse-porte presque complète et une partie d'une autre stèle, adossée à celle-ci (Fig. 10). Les montants nous ont donné le nom du propriétaire: *Sakat*, et de nouveaux titres: «L'aimé de son maître» et «Général». La stèle de droite conserve seulement un de ses montants, avec la formule traditionnelle d'offrandes et un nom: *Herishefnakht*, «Connu véritable du roi». Ce fragment est évidemment en relation directe avec les personnages de la grande tombe de López. Mais de surcroît, un autre fragment ayant appartenu sans aucun doute à la même paroi est conservé dans les dépôts du Musée Archéologique National de Madrid. Il a été découvert en 1969, assez près du fragment précédent, et il conserve deux colonnes qui correspondent aux montants droits d'une stèle et au montant gauche d'une autre stèle. Sur le premier, on peut lire le nom d'*Herishefnakht*, sur l'autre celle de *Nefeririout*. Les deux fragments appartiennent de toute évidence à la même paroi, et tous deux font référence aux personnages de la tombe de López. Si nous les unissons, nous obtenons à nouveau une grande paroi gravée de trois stèles appartenant à la même famille, mais, dans ce cas, avec une position différente des stèles: au milieu se trouve celle de *Herishefnakht*, à sa gauche celle de *Sakat*, et à droite celle de *Nefeririout*.

Nous ne possédons pas assez d'éléments pour situer correctement cette paroi dans la tombe, cependant nous pouvons l'attribuer à ses propriétaires. Nous attendons de nouvelles découvertes pour tirer des conclusions définitives.

Autres découvertes intéressantes:

– un fragment de stèle fausse-porte d'*Ipi*[24]. Il a été trouvé dans le tunnel d'accès à C-2. La lecture du nom



Fig. 10. Fragment des stèles fausse-porte au nom de *Sakat* et *Herishefnakht*.

[22] López, J. *Oriens Antiquus*, XIV, pp. 62-64.

[23] López, J. *Oriens Antiquus*, XIV, fig. 14.

[24] Ranke, PN I, 22,15. Sur le montant droit le nom est écrit *Ipi-hert*.

et du titre la met en relation avec d'autres fragments conservés au Musée Archéologique National de Madrid: l'un a été trouvé en 1976 par Presedo, et l'autre en 1968 par López, qui correspondent à la partie supérieure de la stèle que nous avons trouvée lors de la dernière campagne. Sur le linteau supérieur on a écrit la formule des offrandes et les titres du défunt: «Ami unique» «Connu véritable du roi» l'*Imakhou Ipi*. Sur le linteau inférieur et les montants encore la formule des offrandes avec des invocations à Osiris et Anubis et, nouveaux titres du défunt «Connu du roi» et «Mesureur des grains»[25] La partie correspondant à la gorge se trouve dans un état de destruction avancé, et nous n'avons encore pas trouvé le cadre central sur lequel apparaît le défunt assis face à la table des offrandes.

Plusieurs vases avec le nom de certaines des huiles sacrées sont représentés sous les yeux, recouvrant les montants de la porte[26]. Il n'en reste qu'une partie. On mentione le «parfum-*nechem*» l'«huile *touat*», «la meilleure huile de cèdre», l'«onguent *sefetch*» et la «meilleure huile de Lybie».

– Au sud de C-3, un remplissage de pierres a été trouvé avec quelques inscriptions très fragmentaires. Cependant, nous avons pu lire le nom de *Khety*. En relisant les publications de Presedo, nous avons appris qu'il avait trouvé dans la même zone une tombe très détruite ayant appartenu à un personnage du même nom, dont les fragments sont conservés au Musée Archéologique National de Madrid. Nous pensons que toutes les inscriptions peuvent appartenir à la tombe de ce haut dignitaire appelé *Khety*, qui eut, entre autres, les fonctions suivantes: «Trésorier du roi du nord» «Ami unique». «Surintendant du district» «Surintendant de la cour de justice» «Aimé de son maître» «Celui qui jouit de la confiance royale».

– un fragment d'une inscription contenant le nom de *Senti*. Elle est en rapport avec une stèle fausse-porte conservée au Musée Archéologique National de Madrid, qui conserve un autre linteau indépendant, avec le titre «Concubine royale unique». Elle a été trouvée en 1976 par Presedo, à environ 5 mètres de notre découverte.

– un fragment de paroi qui conserve le titre de «Surintendant des deux marais».

– un fragment d'une stèle fausse-porte de «L'aimé véritable de son maître» qui conserve une partie de la formule des offrandes.

[25] Même titre que *Ouadjit-hotep*.
[26] GOYON, F. *Rituels Funéraires de l'ancienne Égypte*, 1964, pp. 346-347.

– un fragment d'une stèle fausse-porte avec le titre «Connu du roi».

– un fragment de paroi avec deux registres horizontaux: sur le registre supérieur figure «Trésorier».

– un fragment de paroi avec deux registres: sur le deuxième «Surintendant de la Basse Égypte»

– un fragment de paroi avec le titre «Ami unique»

– un fragment de relief. Montre un homme de profil, avec les bras en avant en train d'effectuer une action difficile à préciser.

– un fragment de paroi présentant une femme portant un panier de graines.

– une table d'offrandes anépigraphe associée à la stèle fausse-porte de *Ouadjit-hotep*

Après la campagne des fouilles et l'étude du matériel, reste à résoudre une série de problèmes archéologiques que nous nous sommes posés, et vers lesquelles s'orientent nos recherches à venir:

1.- Comme nous l'avons vu, une forte structure de brique crue se superpose à la nécropole ancienne. Il pourrait s'agir de la fermeture de la nécropole de la Première Période Intermédiaire, qui était déjà couverte d'une couche de sable grisâtre lorsqu'il a été décidé de la recouvrir et de la cacher. Certains chercheurs l'ont interprétée comme la muraille sud de la ville d'Hérakléopolis; si c'est la cas, nous n'avons pas encore découvert sa face avant, mais nous savons qu'elle ne s'étend pas au-dessus de la nécropole de la Troisième Période Intermédiaire. Nous ignorons la date exacte de construction de cette muraille, et c'est ce que nous cherchons à éclaircir.

2.-Les études exhaustives du niveau de destruction, et son éventuelle relation avec la fin de l'époque hérakléopolitaine. On trouve sur toute la zone un «niveau rougeâtre», qui semble de remplissage, et qui est généralement mélangé avec des gravats, des briques crues cassées et brûlées, des scories, des cendres, des morceaux de pierre et des traces de feu. Dans certains cas, ce niveau rougeâtre est également occupé par un abondant matériel céramique caractéristique de la Première Période Intermédiaire: jarres à corps ovoïde, aux surfaces grossières, que l'on peut trouver entières, ou, la plupart du temps, brisées. Lorsqu'elles sont entières, il s'agit généralement de dépôts intentionnels, à fonction rituelle; elles apparaissent de temps en temps in situ, mais dans la plupart des cas il peut s'agir d'accumulations de vases fragmentaires provenant des tombes, un genre de «nettoyage d'offrandes».

Toutes les tombes ne sont pas détruites de la même façon. Certaines sont réduites en morceaux, mais il semble que d'autres n'ont pas été détruites si sauvagement, bien qu'elles semblent avoir été saccagées. La destruction des tombes a été mise en rapport avec la fin de l'époque hérakléopolitaine, et interprétée comme le résultat du pillage de la ville et du cimetière par les Thébains au Moyen Empire.

3.- Cela nous mène à réenvisager la chronologie de l'ancienne nécropole. Nous l'attribuons pour l'instant à la Première Période Intermédiaire, mais nous n'écartons pas la possibilité qu'elle ait eu deux moments d'occupation et deux étapes de construction, depuis la Première Période Intermédiaire jusqu'aux commencements du Moyen Empire. López l'a datée à la Première Période Intermédiaire en se basant sur l'épigraphie, la céramique et la présence des Textes des Sarcophages[27]. Willems[28] propose une datation des débuts du Moyen Empire, plutôt que de la Première Période Intermédiaire, en se basant sur les parallèles de la nécropole de Nag-Farki, inédite, et sur les dépôts de fondation trouvés sous la tombe de López, bien attestés à Lisht. Il ne nie pas qu'il y ait pu y avoir deux moments différents. Presedo a noté la possibilité de deux époques de construction: une à la Première Période Intermédiaire et une autre au début du Moyen Empire, en s'appuyant sur la stratigraphie. C'est cette hypothèse que nous soutenons dans la revue Hathor[29].

4.- Nous tenterons également d'étudier la nécropole de Sedment, où des tombes de la Première Période Intermédiaire ont été trouvées. Du mobilier funéraire et des sarcophages y sont conservés, probablement grâce à leur emplacement dans le désert. Elle diffère beaucoup de la nécropole d'Ehnasya où nous trouvons uniquement des éléments architecturaux, des stèles fausse-porte et des tables d'offrandes, mais pratiquement sans aucun mobilier. Tout cela nous mènera vers l'étude approfondie de l'histoire de la période hérakléopolitaine, des noms et des titres des personnes qui vécurent il y a environ 4000 ans[30].

5.- D'un autre côté, nous essaierons de dater les inhumations individuelles découvertes; cela pourrait être considéré comme une réutilisation résiduelle de l'espace de la nécropole lorsque celle-ci se trouvait totalement détruite. La date exacte nous sera fournie par l'étude détaillée du matériel, comme le sarcophage et l'amphore, mais nous pouvons penser, comme hypothèse, au Nouvel Empire[31].

6.- Nous tâcherons de nettoyer et de dater les tunnels et les galeries mises à jour à des niveaux datables de la Première Période Intermédiaire, qui mettent en interrelation tous les sondages, mais il n'est pas possible de déterminer quand ils ont été creusés. On pourrait les attribuer au pillage des tombes, mais à l'époque ancienne.

Comme nous pouvons l'observer, nous devons à l'avenir éclaircir de nombreux doutes, et nous espérons pouvoir compter sur l'aide officielle qui nous soutient.

27 López, J. *Oriens Antiquus*, XIV, p. 78.

28 Willems, H. «A Note on the Date of the Early Middle Kingdom Cemetery at Ihnâsya al-Madina» *Gottinger Miszellen*, 150, 1996, pp. 99-109.

29 Perez-Die, M.C. «La necrópolis del Primer Périodo Intermedio: Estado de la cuestión», *Hathor*, 3, p. 99.

30 Quelques titres font référence à la Basse Égypte.

31 Nous avons des parallèles dans les fouilles de Lopez, avec les oushebtis ramessides: *Oriens Antiquus*, XIV, pl. XXVIII,a.



Tanis. Résultats récents 1997-2000.

Philippe BRISSAUD

J'ai déjà eu, en mars 1997, le plaisir de présenter auprès de la Société Française d'Égyptologie les résultats des travaux conduits sur le tell Sân el-Hagar entre 1985 et 1996. Je vous exposerai aujourd'hui la suite de nos recherches à Tanis, depuis 1997, ainsi que les nouvelles orientations qui se sont développées. La Mission Française des Fouilles de Tanis a pu effectuer ses diverses campagnes grâce à d'importantes subventions du Ministère des Affaires Étrangères et à un soutien privé très actif regroupé au sein de la Société Française des Fouilles de Tanis. Étant donné la richesse de la matière et la durée de la conférence, un choix a du être effectué en ne présentant essentiellement que la fin des recherches sur le secteur au nord des puits et les travaux sur le temple de l'Est[1].

L'aménagement du site et la protection du patrimoine.

L'éradication des tas de déblais hérités des fouilles anciennes reste une préoccupation constante. Ces masses qui dénaturent le site rendent souvent impossible une lisibilité élémentaire des lieux, empêchent le développement des programmes de fouilles et occasionnent des ruissellements incontrôlables aux conséquences particulièrement néfastes pour les monuments. Les opérations de remaniement topographiques ont profondément modifié l'ensemble du temenos d'Amon (Fig. 1-4), la moitié nord du Temple de Mout (Fig. 1-9) et une grande partie du Temple de l'Est. Un important travail reste encore à faire dans le secteur du Temple d'Horus et de l'angle sud-est (Fig. 1-8) de la Grande Enceinte.

Les circulations des eaux boueuses étant partiellement maîtrisées, le

[1] Une vision d'ensemble des activités de la période est présentée dans: Ph. BRISSAUD «Les travaux de la Mission Française des Fouilles de Tanis sur le tell Sân el-Hagar: 1997-2000», *Tanis.Travaux Récents* 2, Paris, Noesis, 2000, p. 11-52.

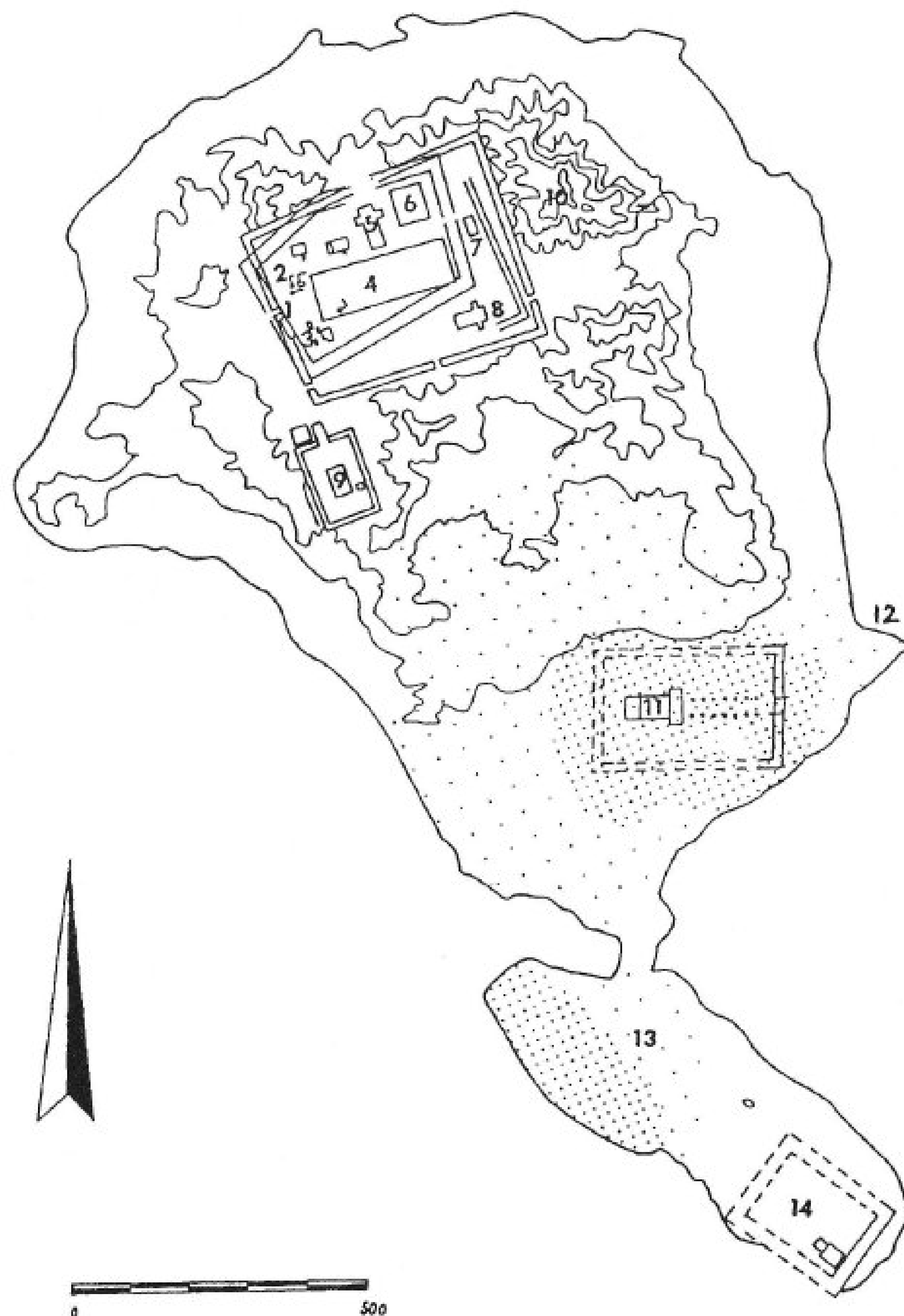


Fig. 1. Plan général du tell en 2000.



Fig. 2. La Porte Monumentale après les travaux de réaménagement.
(Cliché MFFT/ P. Gros)

réaménagement des blocs de pierre a été poursuivi, en particulier dans le Temple de l'Est et dans celui d'Horus. À l'heure actuelle, le parvis de la Porte Monumentale de Chéchanq III est emblématique du travail effectué à Tanis depuis plusieurs décennies, mission Montet et mission actuelle confondues (Fig. 1-1, fig. 2).

Le patrimoine monumental urbain n'est pas exclusivement constitué de matériel lithique. Dans des tells comme celui de Tanis, la brique crue représente, en fait, la majeure part du bâti qui nous soit parvenu. La conservation de ce type de structures fragiles, très sensibles aux facteurs de dégradation est un problème technique et économique considérable, même sous le simple point de vue de la procédure élémentaire que représente le remblaiement après fouille.

L'élaboration de briques crues d'une résistance supérieure à celles fabriquées traditionnellement permettrait de disposer d'un matériau de substitution, lors de la restitution de structures détruites par la progression de la fouille, de restauration partielle d'un élément ou bien de coffrage de protection d'éléments résiduels

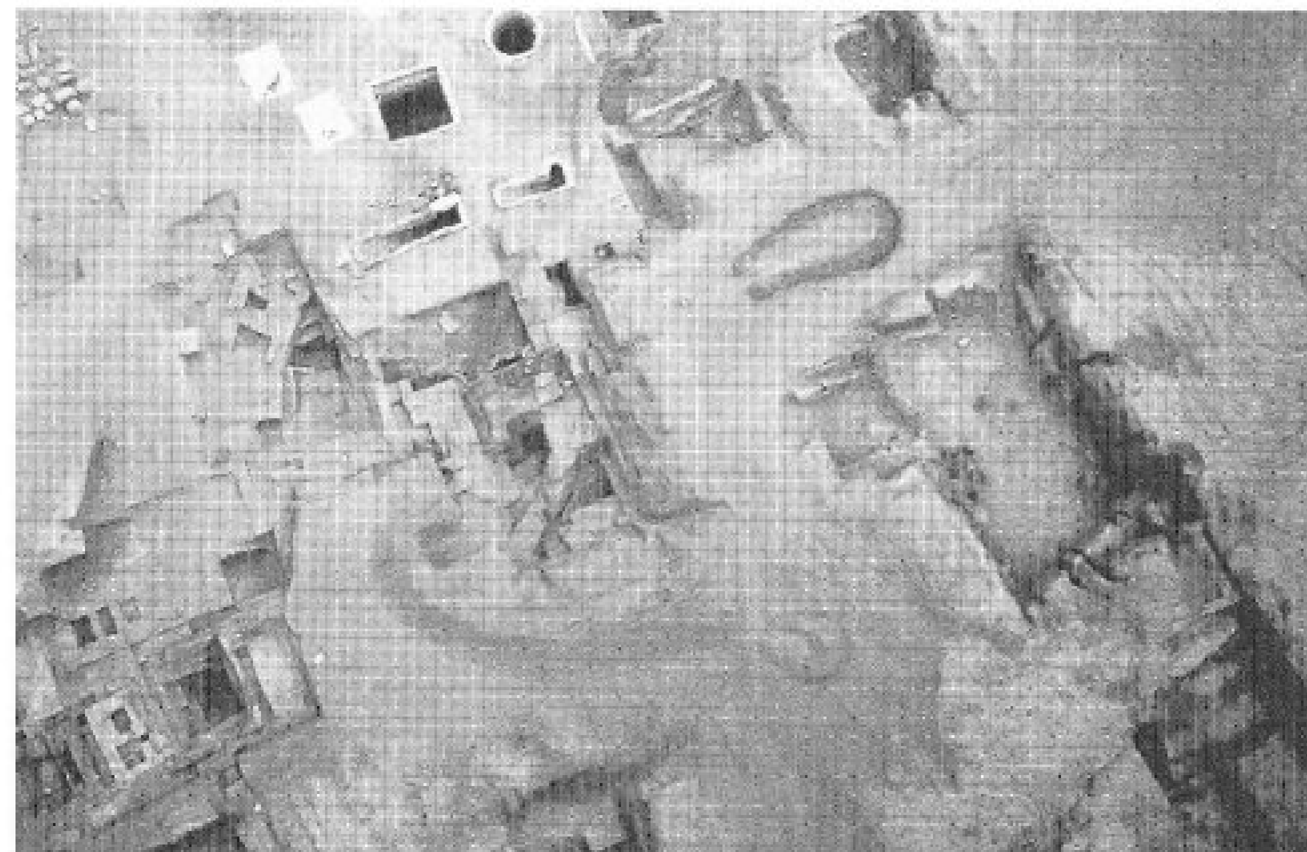


Fig. 3. Vue par cerf-volant de la zone de la structure elliptique, en 1998.
(Cliché MFFT/ Y. Guichard)

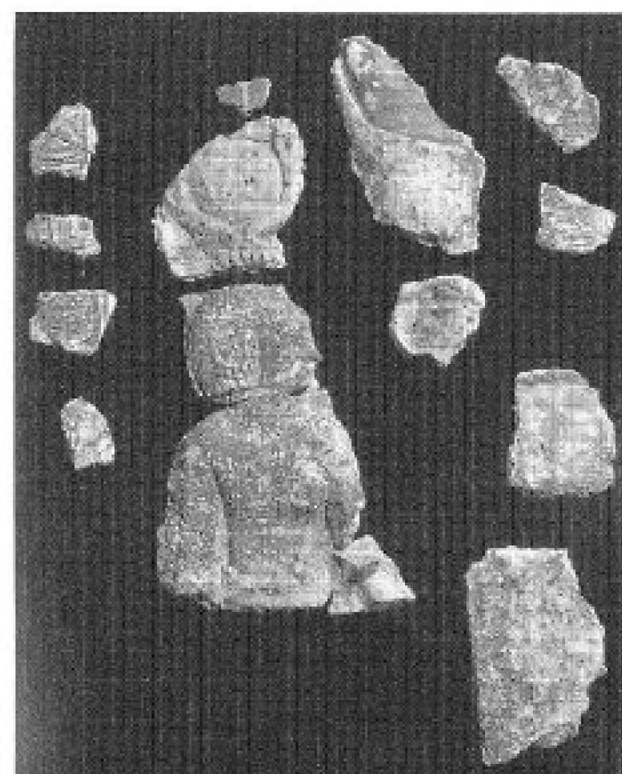


Fig. 4. Plaque votive représentant Horus de Mesen et sa parèdre *Henout-ouat*
(Cliché MFFT/ D. Delhorbe)

mais fondamentaux. Plusieurs expériences ont été réalisées, de fabrication de différents modules et de réalisation de murets expérimentaux, en particulier dans le Ier pylône du Temple d'Amon. Ces derniers, soumis aux conditions réelles de survie d'une structure du site, constituent un test analysable sur une longue durée.

L'énigme de la structure elliptique.

La conférence de mars 1997 m'avait permis de vous présenter un ensemble de phénomènes curieux repérés dans l'angle nord-ouest de l'enceinte de

Psousennès (Fig. 1-2). La réunion actuelle m'offre l'occasion de vous exposer les résultats déroutants obtenus dans l'analyse de cette énigmatique installation. En reprenant les sondages que P. Montet avait réalisés à cet endroit, nous avions pu établir qu'un vaste défoncement avait été effectué dans le substrat naturel et que le sable qui en avait été extrait avait été déversé tout alentour, recouvrant les terrains et remblayant sur plusieurs mètres la face interne de l'enceinte de Psousennès.

En définitive, l'espace au nord de l'axe du Temple d'Amon avait été équipé d'une structure très étendue et de forme elliptique, dont nous n'avons pu étudier – partiellement – que la partie centrale (Fig. 3). Toute la partie sud fut détruite dans l'antiquité lors de la construction des trois grands puits de calcaire. La partie nord n'a pas été explorée, car elle est encore recouverte par une épaisseur de 4 à 6 mètres de terrains en place, dont le probable intérêt peut être illustré par les fragments d'une exceptionnelle plaque décorative en plâtre-mortier (Fig. 4). Celle-ci fut retrouvée dans des terrains de la fin de l'époque ptolémaïque, stockée brisée en multiples morceaux et en partie réduite en poudre, à l'intérieur d'une amphore.

Les murs de briques crues délimitant la structure ovoïde semblent avoir connu une histoire marquée par plusieurs phases. Ainsi, la section orientale dégagée montre trois murs emboîtés dont le mur interne est apparemment formé lui-même de trois éléments juxtaposés (Fig. 5). Le fond est constitué par un dallage de plusieurs lits de briques. Le remplissage de cette installation est caractérisé par un comblement très régulier, effectué depuis le faîte des murs, à l'aide de beaucoup de terre brûlée rougeâtre et aussi de cendres, mais surtout d'une masse énorme de tessons correspondant à une quantité considérable de milliers de vases fracassés.

L'ensemble ne semble pas pouvoir être assimilé à une décharge de type urbain. Que ferait alors des installations aussi étranges que les sortes de perrés qui ont taluté avec soin, à l'aide de gros tessons/fragments de vase et aussi de quelques briques, les pentes du remblai rougeâtre (Fig. 6)?

Compte tenu des données topographiques, de la symétrie délibérée des lieux avec la nécropole, ainsi que la datation probable de l'aménagement durant la deuxième moitié de la XXII[e] dynastie, on est tenté de mettre cette structure atypique en rapport avec une étape ou un aspect du fonctionnement des tombes royales, bien qu'il faille noter qu'aucun matériel de type funéraire n'ait été découvert.



Fig. 5. Paroi est de la structure elliptique, en 1997. (Cliché MFFT/ Ph. Brissaud)

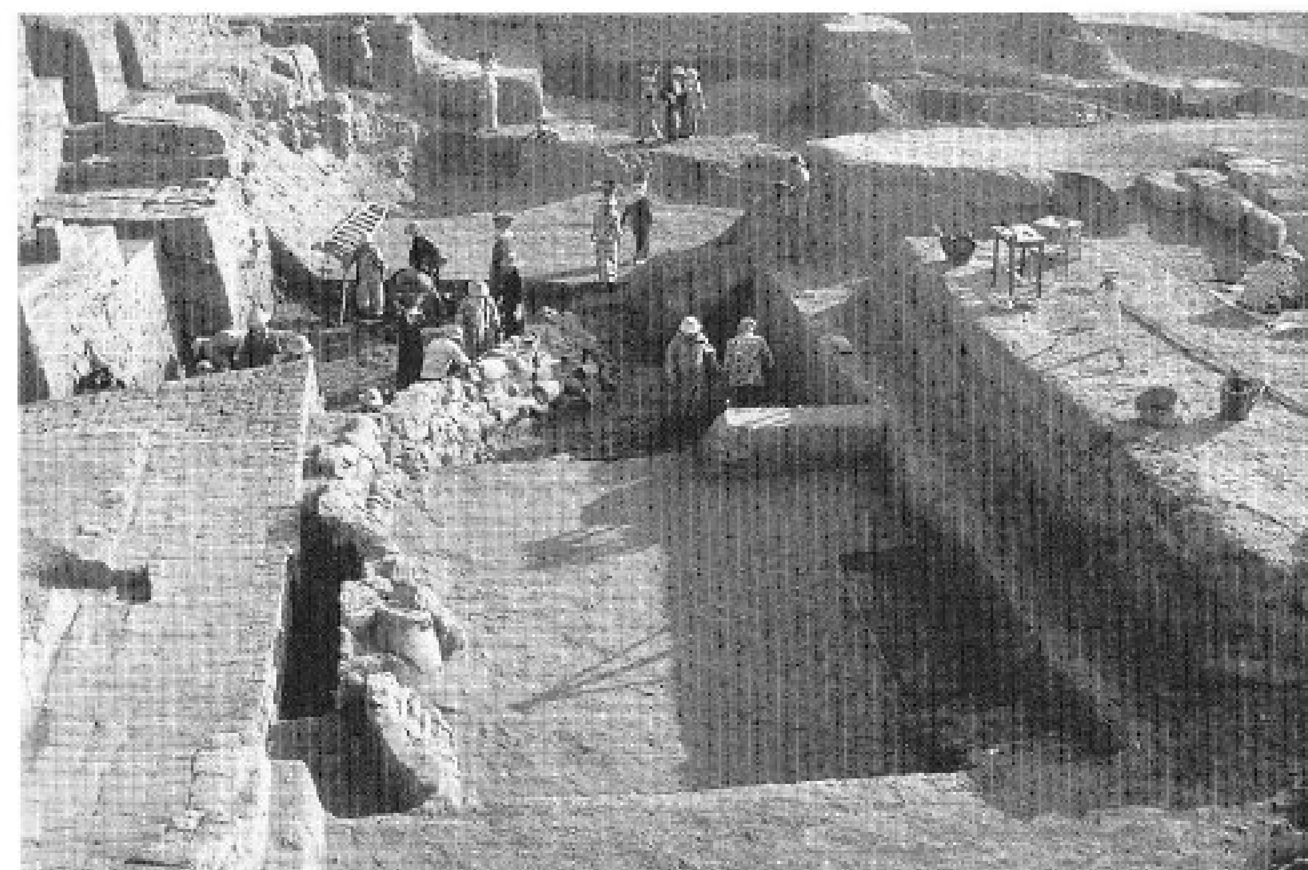


Fig. 6. Grand perré en tessons dans le remplissage rougeâtre, en 1998. (Cliché MFFT/ Suzan Salah el-Din)

L'hypothèse d'une nécropole privée.

L'ellipse de briques crues a été installée dans une vaste dépression, antérieure à sa construction, dont le creusement fut apparemment réalisé au début de la XXIe dynastie. Le bon état de conservation de la face de l'enceinte de Psousennès, l'absence de dépôts naturels et de couches anthropiques entre la période de l'édification de l'enceinte et le moment du déversement du remblai sableux plaident en faveur d'une forte proximité dans le temps du règne de Psousennès (plutôt sa fin?) et de l'ensablement partiel de sa muraille.

Dans une telle perspective, nous serions face à un aménagement de grandes dimensions installé en un point symétrique des tombes royales, au même niveau de fondation (voisin de la nappe phréatique actuelle) et à la même époque que les parties primitives de la nécropole royale. Du fait du caractère limité de nos interventions – malgré quatre saisons de recherche intensive – nous ne connaissons pas l'extension de la fouille initiale, ni la présence éventuelle d'une structure la délimitant.

Les divers remblais terreux et les couches de gravats présents sont disposés horizontalement (Fig. 7). Ils ne proviennent en aucun cas de remblais effectués depuis le haut, mais plutôt de matériaux dont la source semble le fond de l'excavation elle-même. Une telle interprétation implique qu'il ait existé des constructions, en particulier en pierre, à cette grande profondeur. Parmi les gravats calcaires, des fragments de briques crues ont été retrouvés. Or, dans notre sondage profond SM 7/8, un muret en briques, bien conservé sur quatre lits, a été découvert au cœur d'une couche sableuse, noyé dans la nappe phréatique actuelle.

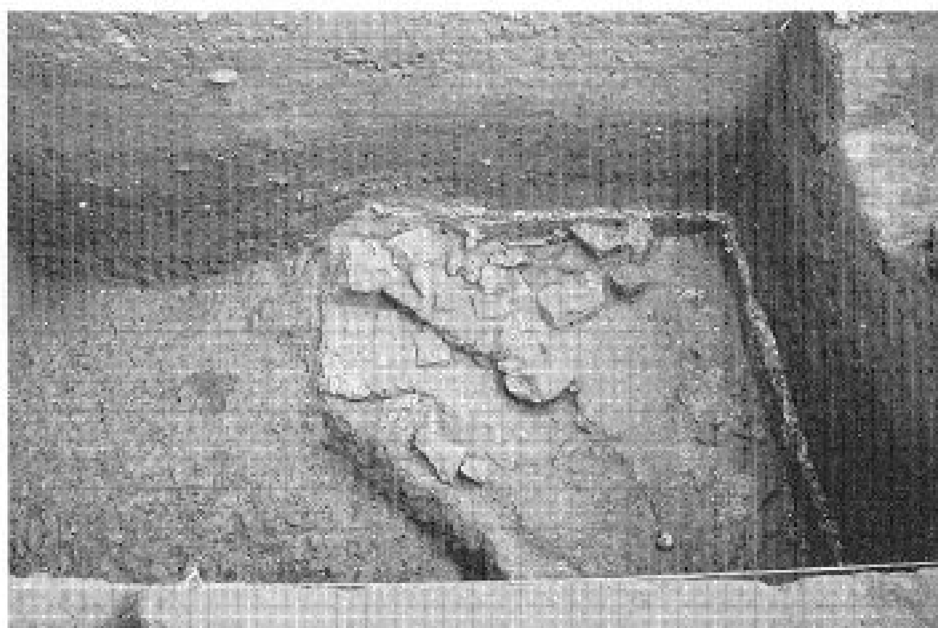


Fig. 7. Sondage profond révélant des gravats déposés horizontalement, en 1998. (Cliché MFFT/ Suzan Salah el-Din)

Dès lors, l'hypothèse la plus satisfaisante pour rendre compte de l'ensemble des observations enregistrées est celle de la présence originelle d'une tombe, ou d'un ensemble de tombes, qui aurait été édifié sous la XXIe dynastie et qui aurait été détruit sous la XXIIe dynastie, durant le règne de Chéchanq III approximativement. On sait que ce souverain a procédé à une refonte globale des tombes royales et à un réaménagement complet du temenos d'Amon. On sait également qu'il a abondamment réutilisé des blocs de tombes privées de la précédente dynastie pour construire son propre tombeau.

L'élucidation des interrogations que soulèvent l'existence de la structure elliptique et de l'excavation initiale nécessiterait la poursuite de la fouille. La présence d'un niveau de construction de briques dans tout l'angle nord-ouest de l'enceinte de Psousennès, datant de la fin de la Troisième Période Intermédiaire, représente également une opportunité majeure pour l'étude précise de l'aménagement de l'espace du domaine d'Amon.

Cependant, l'importance des travaux complémentaires à effectuer – la fouille de terrains structurés de façon complexe sur près de neuf mètres d'épaisseur – nécessiterait la mise en œuvre de tous les moyens de la MFFT sur plusieurs années. La masse financière ainsi impliquée gèlerait pour une longue période toute intervention ailleurs sur le site au profit d'un dossier déjà bien documenté et non soumis à une urgence extrême de conservation, alors que subsistent partout sur le tell de nombreux et importants problèmes archéologiques, qui ont à peine été effleurés et dont la méconnaissance brouille encore les tentatives de synthèse historique relatives au site.

Temple de l'est.

Le réexamen de ce secteur représente la partie centrale d'un nouveau programme quadriennal qui a succédé au projet sur la structure elliptique. Les monuments enfouis dans cette zone avaient été bien repérés dès la *Description de l'Égypte*. Les entreprises conduites par A. Mariette firent apparaître six colonnes en granite, et aussi les deux remarquables statues des Téos, hauts dignitaires de la Tanis tardive. Les fouilles de P. Montet portèrent à dix les éléments de la colonnade ramesside usurpée par Osorkon II.

Le Temple de l'Est présente un double intérêt qui a motivé la reprise actuelle de son étude (Fig. 1-7). En premier lieu, il constitue un objet patrimonial – un ensemble de dix colonnes originellement monolithes – exceptionnel à Tanis et dans tout le Delta. Son étude architecturale minutieuse, la recherche des conditions optimales de sa conservation et l'établissement d'un projet de restauration forment un axe prioritaire encouragé par les autorités égyptiennes. En second lieu, l'analyse des terrains avoisinant permet d'accéder à l'histoire du site sur près de 1500 ans. Comme partout ailleurs à Tanis, rien n'a été possible sans la suppression de masses imposantes de déblais anciens. Le secteur révèle avec clarté les modalités du développement urbain de Tanis (Fig. 8, 9). Il représente une zone où l'alternance entre cultuel et urbain s'est produite plusieurs fois: nécropole populaire sur le sable naturel, puis construction de l'enceinte de Psousennès qui a connu plusieurs reprises massives de maçonnerie sur sa face est; développement, à l'extérieur de la muraille, de plusieurs niveaux urbains sous les XXIe et XXIIe dynasties; la présence d'un grand nombre de poteries/nichoirs, probablement pour les pigeons, pose un intéressant problème social et économique; ultérieurement, entre la XXVIe et la XXXe dynastie, de grandes constructions ont été réalisées, en particulier une enceinte agrandissant le temenos d'Amon vers l'est; à la fin de cette période, une chapelle en brique crue et calcaire a été installée au nord-ouest de la colonnade; ensuite la zone fut envahie en partie par des habitations ptolémaïques; enfin plusieurs niveaux de murs romains ont été repérés au nord-est des colonnes; ils correspondent sans doute à la tombe collective de faucons momifiés, rapidement mentionnés par P. Montet dans ses carnets de fouilles. La présence du Temple d'Horus à deux cents mètres environ au sud explique sans doute la découverte de ces momies animales. Entre plusieurs phases d'aménagement, on a repéré des niveaux de sédimentation naturels, qui traduisent des périodes d'abandon total, ou partiel, du secteur et l'importance des phénomènes météorologiques dans la constitution des villes du Delta du Nil.

La reprise de l'excavation Montet a permis de commencer à maîtriser les ruissellements, particulièrement néfastes dans cet endroit situé en contre bas du Gharib Sân, le sommet du site (Fig. 14). Les fragments lapidaires par A. Mariette et P. Montet découverts ont été retrouvés en totalité, inventoriés et étudiés (Fig. 10, 11). Un élément inconnu jusqu'à présent a été mis au jour: un des abaques,



Fig. 8. Le Temple de l'Est avant les travaux, état 1992. (Cliché MFFT/ J. Cazeaux)



Fig. 9. Le Temple de l'Est, en octobre 2000. (Cliché MFFT/ Suzan Salah el-Din)

au nom d'Osorkon II, destiné à être installé sur les chapiteaux. Un deuxième exemplaire, retaillé sur une face en meule dormante, a été identifié au sommet du Gharib Sân; il illustre la vie compliquée des blocs de Tanis et les réutilisations variées de l'époque byzantine.

L'intensité des destructions antiques, mais aussi des fouilles menées par nos prédécesseurs a malheureusement conduit à une situation fâcheuse. Après l'ensemble des nettoyages que nous avons effectué, il apparaît clairement que la colonnade de granite a été complètement isolée de tout contexte archéologique interprétable par un détourage stratigraphique radical. Nous ne disposons plus désormais que de deux données: les colonnes étaient fondées sur les arasements de la ville du début de la Troisième Période Intermédiaire et elle portent le nom d'Osorkon II. Aucun de ces éléments n'interdit de penser que la colonnade fut érigée à son emplacement actuel après la XXII[e] dynastie, au cours d'une entreprise de remploi comme Tanis en a connu bien d'autres. La saison d'automne 2000 nous a fait découvrir, en contexte apparemment de la fin de la Troisième Période Intermédiaire, les restes d'un monument en calcaire dont il subsiste en particulier une base de colonne en place (Fig. 9). Il est totalement impossible d'établir un lien matériel avec les colonnes de granite.

L'élargissement de notre fouille vers l'ouest a permis d'extraire l'enceinte de Psousennès de sa gangue de plusieurs milliers de mètres cube de déblais. Un dégagement brique à brique partiel a fait apparaître que l'enceinte n'est pas constituée, sur son segment est, par une maçonnerie homogène, comme elle semble l'être sur ses autres côtés (Fig. 11). Sur la base des constatations actuelles, il faudra peut-être examiner à nouveau ces derniers en pratiquant des dégagements beaucoup plus vastes, et évidemment plus difficiles à cause des déblais, puisque les enceintes ont représenté une aire privilégiée pour le déversement des radims anciens.

La présence de lignes blanches sur la face extérieure, signalée rapidement par P. Montet, a pu être confirmée. La campagne d'automne 2001 nous permettra d'essayer de comprendre la raison d'être de redans extrêmement profonds. En revanche, nous n'avons pu confirmer l'affirmation de notre prédécesseur quant à l'existence d'une porte dans le mur est de Psousennès. Aucun élément matériel n'est venu appuyer cette interprétation. Bien au contraire, la réalisation de plusieurs sondages a révélé la présence d'une rivière jadis très active qui a cisaillé les briques crues, suivant un tracé sinueux, jusqu'en dessous du

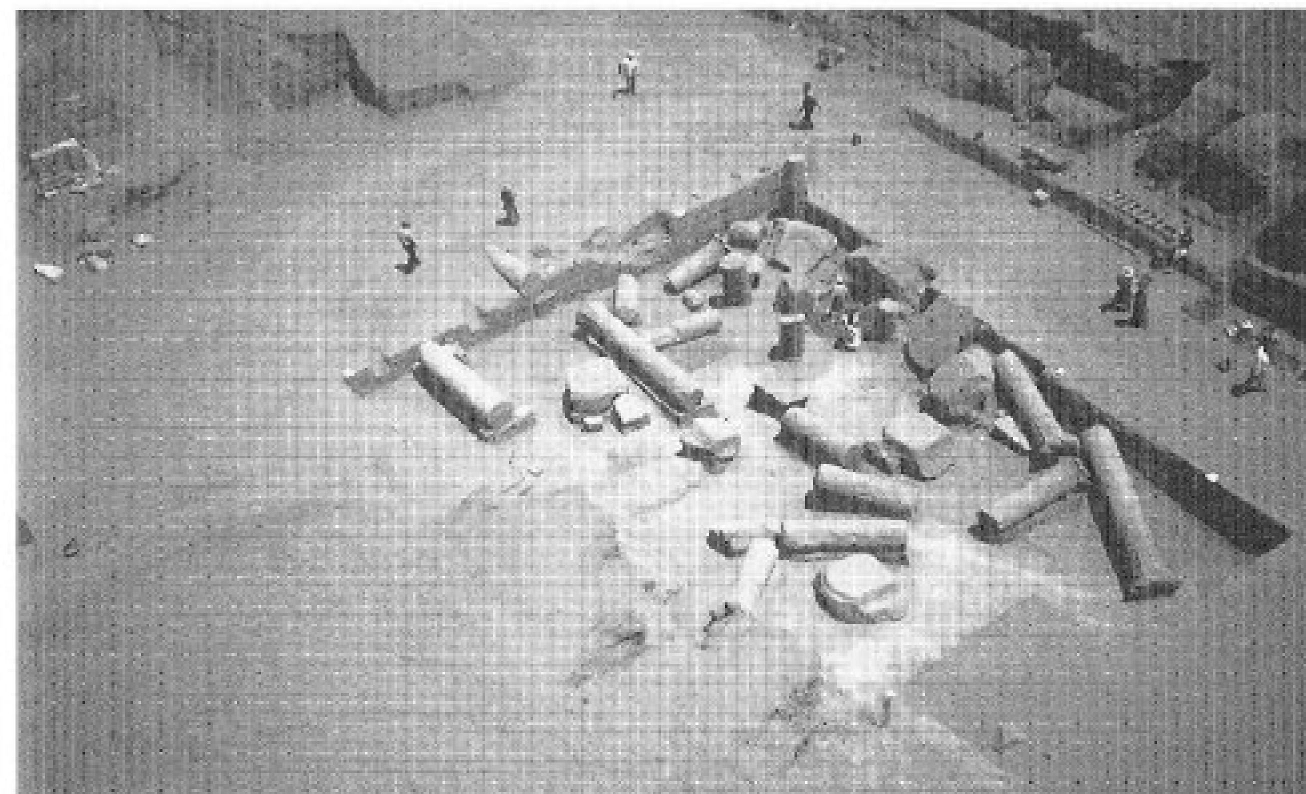


Fig. 10. Temple de l'Est. Vue par cerf-volant de la colonnade d'Osorkon II, en mai 1999. (Cliché MFFT/ Y. Guichard)

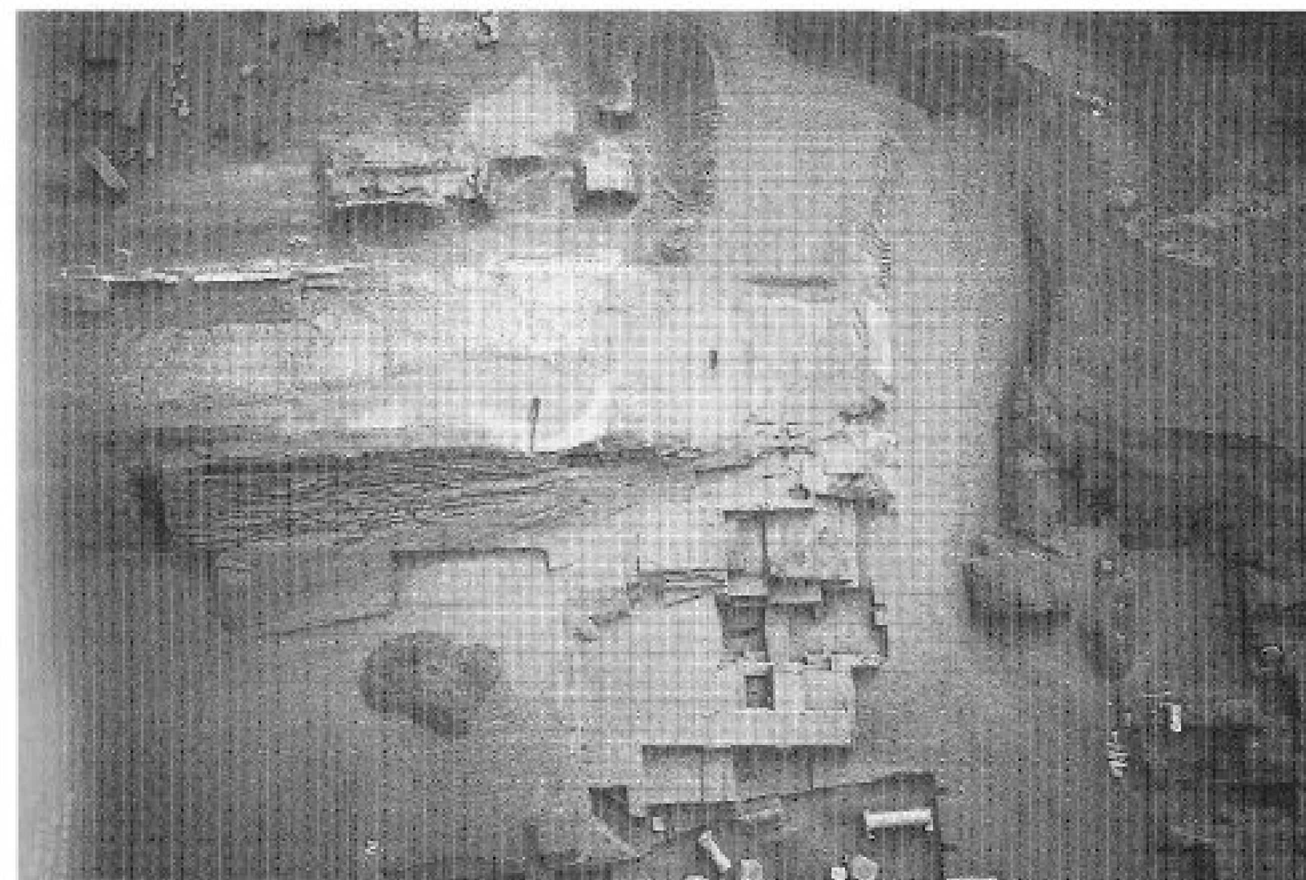


Fig. 11. Secteur du Temple de l'Est. Vue par cerf-volant de l'enceinte de Psousennès et de la pseudo-porte, en mai 2000. (Cliché MFFT/ Y. Guichard)

niveau de fondation de la clôture. La muraille de la XXIe dynastie, en l'état actuel de nos connaissances, semble n'avoir disposé que d'une seule ouverture, à l'ouest, sous l'emplacement de la porte de Chéchanq III. Ce caractère surprenant s'explique peut-être par l'importance de l'aspect funéraire dans l'espace délimité par l'enceinte.

La redécouverte progressive de cette dernière a fait surgir de nouveaux éléments d'appréciation de la topographie antique. En effet, il apparaît nettement que cette muraille massive, bien qu'ultérieurement surclassée par deux autres en direction de l'est, a subsisté comme une formidable colline, encore visible à l'heure actuelle. Ce relief marqué a isolé la partie orientale du temenos d'Amon en rendant les communications peu satisfaisantes. La destruction de ce «verrou» aurait pourtant été relativement simple. L'impression s'impose que l'on a souhaité conserver l'enceinte malgré la gêne probable qu'elle représentait.

Au nord-est de la colonnade, nous avons redégagé la grande canalisation de terre cuite qui court du nord au sud pour alimenter, apparemment en eau du Nil, deux bassins de calcaire. Cette canalisation, faite de grosses buses de terre cuite scellées à l'argile (Fig. 12), est une installation hydraulique tout à fait exceptionnelle.

Jusqu'à présent, en l'absence d'informations stratigraphiques précises, cet aménagement était plutôt mis en relation avec le Temple d'Horus, en façade duquel furent retrouvés les deux bassins. Après analyse des archives Montet, la canalisation semblait datable de l'état XXXe dynastie de ce temple plutôt que de l'état ptolémaïque. Nos sondages de vérification ont fait apparaître la tranchée d'installation de la conduite d'eau. Celle-ci appartient aux niveaux Troisième Période Intermédiaire post-urbains. Il faut désormais expliquer la présence d'un équipement d'une telle dimension, puisque rien d'important n'est actuellement connu, à cette époque, à l'extérieur de l'angle sud-est de l'enceinte de Psousennès. Faire remonter la liaison eau-temple et par conséquent la datation d'un premier Temple d'Horus vers la XXIIe dynastie n'expliquerait pas pourquoi la canalisation n'a pas été restaurée

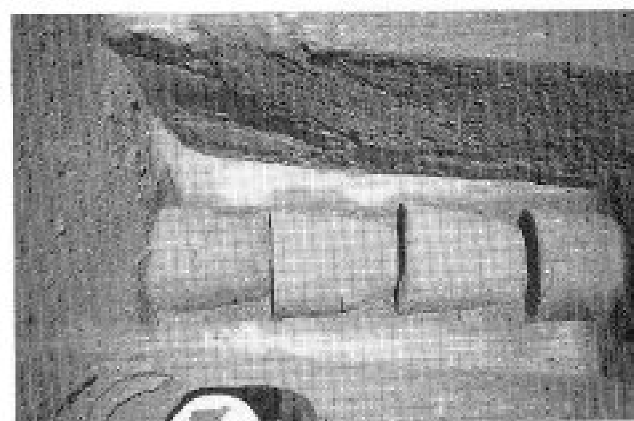


Fig. 12. 4 buses de la canalisation de terre cuite, en mai 2000. (Cliché MFFT/ Suzan Salah el-Din)

ultérieurement, comme l'ont été les puits du domaine d'Amon.

Étude globale et mise en valeur du site.

Ainsi que je l'ai rappelé au début de cette conférence, le patrimoine d'un site comme Tanis, n'est pas constitué exclusivement de monuments de pierre, ni même de simples briques. Ses couches stratigraphiques, qui nous permettent de comprendre les contextes, sa topographie, qui traduit l'importance des agents de l'érosion, et la surface du sol, qui révèlent, sans mettre en œuvre les opérations de fouille, des aspects riches et variés de l'occupation urbaine, sont autant d'éléments qui sont à étudier historiquement, mais aussi à protéger contre les agents de l'érosion et à aménager en vue d'assurer une meilleure circulation des eaux de pluie et des personnes.

La photographie aérienne par cerf-volant offre d'excellentes opportunités pour orienter notre réflexion historique et patrimoniale. La couverture systématique du site est fondamentale pour révéler une partie des structures enfouies, elle fait également apparaître l'urgence de l'intervention elle-même devant les détériorations produites par la circulation des véhicules et engins agricoles (Fig. 13).

Elle permet de visualiser les grandes masses constituant le tell, mais aussi, dans les secteurs très anciennement et activement fouillés de la zone nord, d'évaluer les remaniements



Fig. 13. L'occupation urbaine et les traces de véhicules dans le centre du tell vus par cerf-volant, en décembre 1998. (Cliché MFFT/ Y. Guichard)

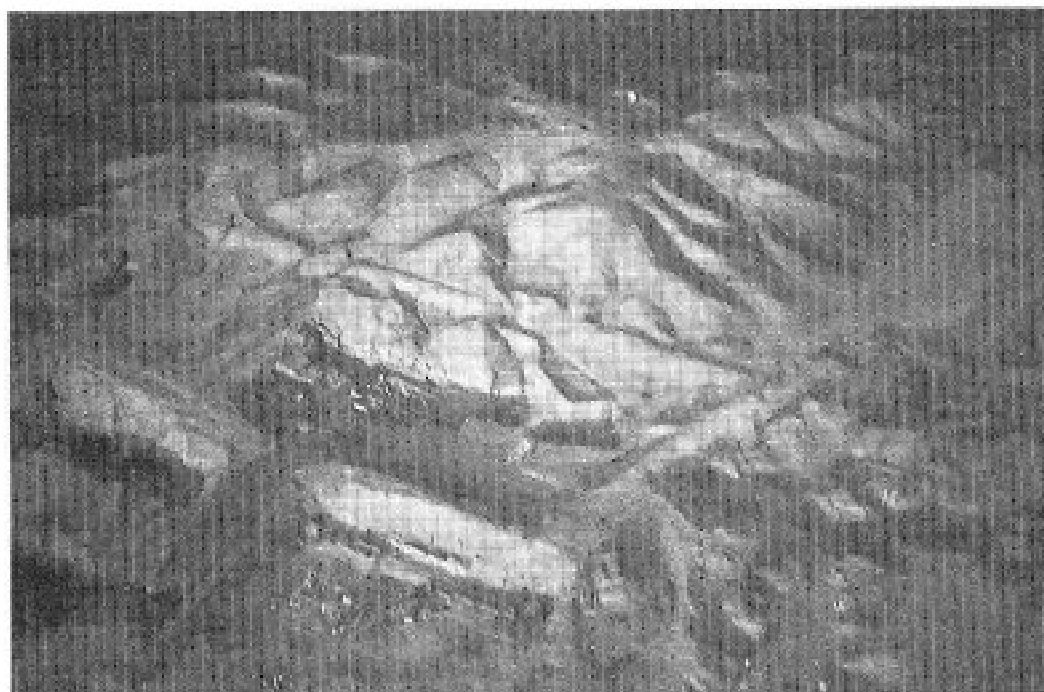


Fig. 14. Vue d'ensemble par cerf-volant montrant le Temple de l'Est et les reliefs du Gharib Sân, en octobre 2000. (Cliché MFFT/ Y. Guichard)

topographiques à effectuer et d'harmoniser les plans d'aménagements du site avec le programme des recherches scientifiques (Fig. 14). Envisager de traiter ces deux derniers dossiers de façon séparée ne pourrait que conduire à des choix aberrants.

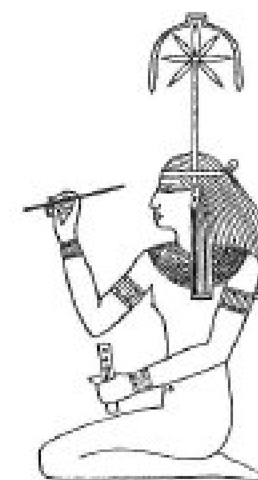
L'exemple du Temple de l'Est montre très clairement que l'accès au secteur ne saurait être évoqué sur le terrain comme une porte, mais comme un simple passage. La Porte Monumentale de Chéchanq III en est un autre exemple. Construite bien après l'érection de l'enceinte de Psousennès, rien ne permettait d'établir l'existence d'une ouverture dans cette dernière si ce n'est un présupposé théorique. Un sondage réalisé au printemps 1998 a mis en évidence une face assez nette qui pourrait être un élément convaincant pour établir la présence d'une ouverture aménagée. Cette opération a également fait apparaître des relations sans doute accidentelles entre la Porte Monumentale et les tombes royales, puisque sous les fondations de la première fut retrouvé le magnifique visage d'un cercueil de granite, sans doute fracassé lors d'une manipulation malencontreuse (Fig. 15)[2].

[2] Le *Bulletin de la Société Française des Fouilles de Tanis* est disponible auprès du Secrétariat Général de la SFFT: Jean Rougemont, Hôpital Beaujon, 100 bd. du Général Leclerc, 92118 Clichy Cedex.



Fig. 15. Fragment d'un couvercle de sarcophage en granite découvert sous la Porte de Chéchanq III, en mai 1998. (Cliché MFFT/ Suzan Salah el-Din)

Au terme de cette conférence, j'espère vous avoir montré la richesse et la variété des recherches conduites actuellement sur le tell Sân el-Hagar. Les problématiques qui s'y développent renouvellent ou complètent nos connaissances dans de nombreux domaines. Les fouilles en cours, au cœur des trente et un mètres d'épaisseur du Gharib Sân révèlent progressivement la structure de cette énigmatique colline et éclaire d'un jour nouveau l'histoire urbaine de Tanis. Le prochain programme quadriennal de fouille, prévu pour 2002, verra, incha'allah, la fouille du secteur dit «Mariette», partie sud-est, inexplorée, du Temple d'Amon, et l'étude approfondie, au nord-ouest du précédant, d'un très vaste secteur consacré aux arts du feu.



Deux villes en Maréotide
Taposiris Magna et Plinthine*.

Marie-Françoise Boussac

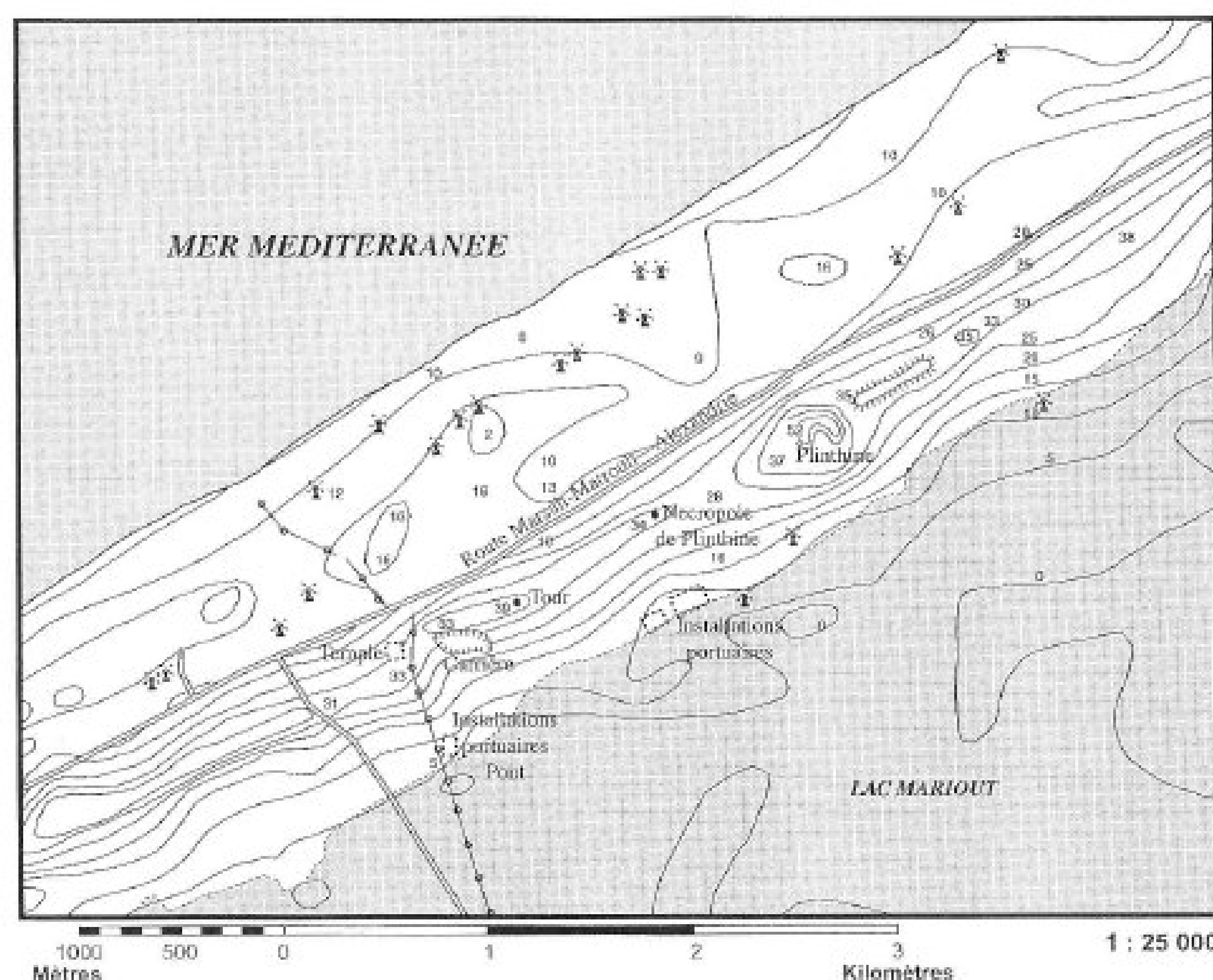


Fig. 1. Carte simplifiée de la région de Taposiris et de Plinthine.

* La mission de l'Institut F.-Courby (Maison de l'Orient, CNRS-Université Lyon 2) s'effectue sous l'égide du Ministère des Affaires Étrangères (MAE). Ont participé aux travaux: O. Callot (CNRS, architecte), M.-D. Nenna (CNRS, archéologue) et Th. Arnoux (topographe, AFAN). Je tiens à remercier le Conseil Suprême des Antiquités, et notamment le Prof. Gabbala A. Gaballa de nous avoir accordé l'autorisation de travailler dans cette zone et fourni toutes les facilités; je remercie également J.-C. Jacq, MAE, pour son soutien, ainsi que J.-Y. Empereur, CEA.

Taposiris Magna et Plinthine font partie des cités qui s'échelonnaient dans l'antiquité le long de la côte méditerranéenne, depuis Alexandrie à l'Est, jusqu'à Paraitonion (Marsa Matrouh) et Katabathmos (l'actuelle Salloum/Sollum à la frontière libyenne) à l'Ouest. Strabon[1], Ptolémée[2] et plusieurs itinéraires antiques[3] nomment et décrivent brièvement ces cités ou ces ports qu'on a tenté à plusieurs reprises de localiser plus précisement[4] et dont certaines ont été récemment fouillées (Marina el Alamein, l'antique Antiphrae[5]) ou réexplorées (Paraetonium)[6].

Plus précisement, ces deux cités, situées à environ 45 km à l'Ouest d'Alexandrie (Fig. 1), s'étendent sur la rive nord du lac Maréotis, sur l'arête rocheuse qui sépare ce dernier de la mer et sur sa pente méridionale qui mène à la dépression occupée par le lac[7]. Elles appartiennent à la Maréotide, région dont les sources classiques célèbrent la richesse et que l'on a parfois comparée à la région des lacs italiens ou suisses[8]: productrice de vins réputés et réservoir agricole, lieu d'échanges intensifs, elle constituait le véritable poumon économique

[1] Strabon, XVII,1,14. Pour une étude générale des sources antiques sur la zone côtière, voir W.A. Daszewski, «Excavations at Marina el-Alamein 1987-1988», *MDAIK* 46 (1990), p. 15 sq. M. Rodziewicz, «From Alexandria to the West by land and by waterways», *Commerce et artisanat dans l'Alexandrie hellénistique et romaine*, J.-Y. Empereur éd., *BCH* Suppl. 33 (1988) [1998], p. 93-103.

[2] Ptolémée, IV, 5, 15.

[3] R. Fourtau, «La côte de la Marmarique d'après les anciens géographes grecs», *Bulletin de l'Institut égyptien* 8 (1915), p. 99-126.

[4] A. de Cosson et F.W. Oliver, «Note on the Taenia Ridge», *BSAA* 32 (1938), p. 162-176 (photographies aériennes de la zone entre Dekhela et Taposiris: «Mur des Barbares» et route); A. de Cosson, «Notes on the Coast Road between Alexandria and Mersa Matruh», *BSAA* 34 (1941), p. 48-61; A. Rowe, «A contribution to the Archaeology of the Western Delta», *Bull. of the J. Rylands Library Manchester* 36/1 (1953), p. 128-145 (plus particulièrement p. 134-135).

[5] W.A. Daszewski, «Excavations at Marina el-Alamein 1987-1988», *MDAIK* 46 (1990), p. 15 sq; *Id.*, «Témoignage de l'urbanisation de la côte méditerranéenne de l'Égypte à l'époque hellénistique et romaine à la lumière des fouilles de Marina el-Alamein», *BSFE* 132 (avril 1995), p. 11-29 (avec la bibliographie antérieure).

[6] D. White, «Marsa Matruh: the resurfacing of ancient Paraetonium and its ongoing reburial», D.M. Bailey ed., *Archaeological Research in Roman Egypt* (1996), p. 62-81. Voir aussi D. White-A.P. White, *Jarce* 33 (1996), p. 11-30.

[7] Les sources antiques l'appellent Ténia: Ptol. IV. 5. 24: Τοῦ δὲ Μαρεώτου τὰ μὲν ἐπὶ θαλάσσηι καλεῖται Ταινεῖα ἢ Τενεῖα. Voir P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria* (1972), p. 144, n. 96. Sur le nome Maréôtis, cf. H. Gauthier, *Les nomes d'Égypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe*, MIE 25, Le Caire (1935), p. 142-144. Voir également Kees, *RE*, *s.v.* «Marea, Mareotis», coll. 1676-1677.

d'Alexandrie. Elle a donc très tôt attiré l'attention des modernes: en 1872, Mahmoud-Bey Falaki compte plus de 40 sites[9]; dès les années 1930, Antony de Cosson[10] collecte les données disponibles; plus récemment, des trouvailles fortuites de pressoirs ou de villas tardives, quelques campagnes de fouilles à Maréa[11] et surtout, l'exploration méthodique des rives du lac à la recherche des installations agricoles et viticoles[12] ont beaucoup enrichi notre connaissance du paysage antique: des cartes permettent de constater la présence, sur les deux rives du lac, d'implantations vinicoles, et leur prépondérance sur la rive Sud[13]; elles soulignent également la densité du réseau portuaire[14]. Elles confirment ainsi le témoignage de Strabon qui évoquait la vitalité économique du lac Maréotis et la présence de riches installations sur ses bords[15].

Parmi ces cités de Maréotide, Taposiris et encore plus sa voisine, Plinthine, n'ont pas reçu toute l'attention qu'elles méritent. Tôt repérées, souvent évoquées[16], elles n'ont pas fait l'objet de recherches systématiques. Surtout, les résultats des quelques fouilles menées par Breccia en 1905-1906, Adriani en 1937-39 et Ochsenschlager en 1975 n'ont dans l'ensemble jamais été publiés.

C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons lancé en 1998 une exploration systématique du territoire des deux cités et de leur façade lacustre, avant que l'urbanisation de la région d'Alexandrie, le développement des villages de vacances le long de la côte n'aient profondément modifié le paysage et fait disparaître les aménagements antiques le long du lac; en contrebas de Plinthine et Taposiris, viviers et travaux d'assèchement ont déjà profondément transformé l'environnement. Le Mariout, qui n'est plus depuis longtemps à certaines saisons qu'une croûte salée[17], est en voie de disparition; il est désormais difficile de repérer la chaussée Nord-Sud qui, barrant le lac, était un élément clé du complexe portuaire de Taposiris: A. de Cosson dans les années 30 et M. Rodziewicz[18] dans les années 80 avaient pu en suivre aisément le tracé. De façon générale, la dégradation du paysage, déjà sensible entre l'époque de Breccia (1905/6) et celles des fouilles d'Ochsenschlager (1975), s'est poursuivie[19].

Les sources antiques.[20]

Dans les sources grecques le golfe de Plinthine apparaît dès l'époque clas-

[8] P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria* (1972), p. 144.

[9] Mahmoud-Bey, *Mémoire sur l'antique Alexandrie, ses faubourgs et environs découverts par les fouilles, sondages, nivellements et autre recherches*, Copenhague (1872).

[10] A. de Cosson, *Mareotis being a short account of the History and Ancient Monuments of the North Western Desert of Egypt and of Lake Mareotis*, Londres (1935).

[11] M. Sadek, «The Ancient Port of Marea», *Cahiers des Études Anciennes*, 8 (1978), p. 67 sq.; F. El Fakharani, «Recent Excavations at Marea in Egypt», *Das römisch-byzantinische Ägypten, Aegyptiaca Treverensia* 2 (1983), p. 175-186; M. Rodziewicz, «Alexandria and District of Mareotis», *Graeco-Arabica* 2 (1983), p. 199-208; M. Sadek, «The baths at the ancient harbour of Marea», *Sesto Congresso internazionale di Egittologia*, vol.1, Turin (1992), p. 549-554.

[12] J.-Y. Empereur et M. Picon, «La reconnaissance des productions des ateliers céramiques: l'exemple de la Maréotide», *Cahiers de la céramique égyptienne* 3 (1992), p. 145-152; J.-Y. Empereur, «La production viticole dans l'Égypte ptolémaïque et romaine», *La production du vin et de l'huile en Méditerranée*, *BCH* Suppl. 26 (1993), p. 39-47; J.-Y. Empereur et M. Picon, «Les ateliers d'amphores du lac Mariout», *BCH* Suppl. 33 [1998], p. 75-91; M. Rodziewicz, «Classification of wineries from Mareotis», *ibid*, p. 27-36; F. El-Ashmawi, «Pottery kiln and wine-factory at Burg el-Arab», *ibid.*, p. 55-64; J.-Y. Empereur, *Alexandrie redécouverte* (1998), p. 222 sq.; J.-Y. Empereur, «Alexandrie: fondation royale et désenclavement du monde», *Mégapoles méditerranéennes*, sous le direction de C. Nicolet *et al.*, *CEFR* 261 (2000), p. 239-240.

[13] Ces observations sont à nuancer: la prospection n'a pu se faire au Nord aussi librement que sur la rive Sud. Le vin téniotique était le plus réputé de ceux qui étaient produits dans la région, ce qui suppose l'existence d'un certain nombre d'installations vinicoles.

[14] Cf. M. Rodziewicz, *Graeco-Arabica* 2 (1983), p. 200.

[15] Strabon XVII.1.7 et XVII.1.14.

[16] Vivant Denon, voguant vers le port d'Alexandrie le 10 messidor an VI, voit au loin des ruines (tour et carré bastionné), dont il souhaiterait vérifier «si c'est la Taposiris des Anciens, que Procope nous donne comme le tombeau d'Osiris… ou bien Plinthine, dont le golfe tirait son nom» (Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, Ed. Pygmalion/G. Watelet [1990], p. 53).

[17] Sur l'histoire du Mariout, dont l'assèchement remonte à la fin du 7e s. ou au début du 8e s. ap. J.-C., voir A. De Cosson, *Mareotis* (1935) et M. Rodziewicz, *Graeco-Arabica* 2 (1983), p. 199-208, ou bien *Acta of the first international colloquium of the ESGRS, Alexandria 22-24 nov. 1986*, Cairo 1990, p. 62 sq. Le lac est devenu salé en 1801 à cause de l'ouverture des digues par les Anglais. On trouve déjà chez A.-B. Clot-Bey, *Aperçu général sur l'Égypte* (1840), p. 47-48, n. 1, une description très évocatrice: «Le Maréotis ne reçoit plus que les eaux pluviales et les surverses du canal Mahmoudieh. Ces eaux couvrent sa surface pendant l'hiver. Mais, en été, elles s'évaporent et, le fond du lac ayant été longtemps imprégné par les eaux de la mer, elles laissent sur lui une couche saline assez épaisse qui lui donne l'aspect d'un terrain couvert de neige. Le sel, qui se cristallise ainsi, est exploité».

[18] A. de Cosson, *Mareotis* (1935), p. 95; M. Rodziewicz, «From Alexandria to the West by land and by waterways», *BCH* Suppl. 33 (1998), fig. 3, p. 96.

[19] Cf. l'analyse de M. Carmela Betrò, «Evaristo Breccia inedito», *Atti del convegno Ippolito Rosellini: passato e presente di una disciplina*, Pise (1982), p. 45-59.

[20] Je remercie vivement Marie-Dominique Nenna qui a collecté l'ensemble des sources disponibles dans la perspective d'une étude des testimonia. Ces sources sont déjà abondamment commentées par E. Breccia (MSS. BRECCIA -56); A. De Cosson (1935), p. 161-175; J. Ball, *Egypt in the Classical Geographers*, Cairo (1942); M. Rodziewicz, *BCH* Suppl 33 (1998), p. 96 sq. Voir également H. Kees, *s.v.* «Taposiris», *RE* IVA (1932), col. 2259-2260: *s.v.* «Plinthine», col. 458; R. Fourtau, *BIE* 8 (1915), p. 99-126.

sique, chez Hérodote[21] puis chez le pseudo-Scylax (vers 350) qui signale dix sites entre Thonis (Canope) et Sallum (Plynus portus), dont Pharos et le golfe de Plinthine. Que ces deux auteurs mentionnent le golfe de Plinthine ferait penser que l'agglomération existait déjà. Taposiris apparaît ensuite chez Strabon[22], qui livre la liste la plus complète des ports et mouillages pour les années 20 depuis Katabathmos, à l'Est: «Plus loin c'est Kyno-Sèma, puis Taposeiris, qui ne se trouve pas sur la mer (οὐκ ἐπὶ θαλάττῃ). Taposeiris accueille une grande panégyrie; elle est distincte d'une autre Taposeiris située, quant à elle, de l'autre côté d'Alexandrie assez loin de la ville. Près de la première Taposeiris, il y a un site rocheux au bord de la mer où des bandes joyeuses se réunissent en toute saison. Ensuite on arrive à Plinthine». En 41 ap. J.-C., la *Lettre de Claude aux Alexandrins*[23] présente Taposiris comme l'une des trois *eisbolê* de l'Égypte, au même titre que Pharos ou Péluse: elle en est l'accès occidental[24], tout comme Péluse en est la porte orientale. Ailleurs, face à Péluse, Plinthine constitue la limite occidentale[25]. Au milieu du 2ᵉ s. ap. J.-C. Ptolémée mentionne les sites avec latitude et longitude, donne une localisation dans le nome maréotique (Taposiris) ou dans sa frange côtière (Plinthine)[26]. Le *Stadiasme de la grande mer* au 3ᵉ s. mentionne également les deux localités[27], ajoutant qu'elles n'ont pas de ports aménagés[28]. Dans la *Tabula Peutingeriana*, Taposiris (Tapostri) est nommée après Alexandrie sur la route qui va vers Katabathmos[29].

On retiendra de ces textes qu'il s'agit de cités tournées vers le lac, ce que confirme jusqu'à présent l'archéologie[30]; et qu'ils ne s'attardent guère sur Plinthine, même si, selon Hellanicos (cité par Athénée), c'est là qu'on aurait inventé le vin[31]. C'est Taposiris dont ils révèlent l'importance religieuse (temple d'Osiris, fêtes), ou l'éclat urbain: Claude accepte qu'y soient érigées à sa gloire des statues sur quadrige[32]; dans un passage souvent cité (*De Aed.* VI.1.12), Procope de Césarée note que Justinien a fait bâtir, au VIᵉ s. ap. J.-C., un certain nombre de bâtiments publics[33]. On suit ainsi la ville dans son histoire jusqu'à une date tardive: l'existence d'une communauté chrétienne est attestée au IIIᵉ s., à une époque de persécutions (Dèce). Un texte du Xᵉ siècle (*Histoire des Patriarches de l'Église copte d'Alexandrie* par Severus Ibn al Muqaffa), renvoie à une situation de la fin du VIIᵉ s. ap. J.-C. (689) dans laquelle un monastère existe à Taposiris[34].

Les voyageurs modernes.

Le relatif silence des textes antiques ne rend pas justice à ces sites dont l'un, Taposiris, offre des vestiges impressionnants que les quelques expéditions qui ont suivi cette côte au XIXᵉ siècle, pour explorer la région autour d'Alexandrie ou pour se rendre en Libye, décrivent en détail et illustrent volontiers[35]. Comme pour l'ensemble de la région ce sont les

Voir également A. CALDERINI, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, IV, 1 (1983), p. 159 (Plinthine); IV, 4 (1986), p. 359-360 (Taposiris).

21 Hdte II.6 (Πλινθινήτης κόλπος). Hérodote parle de la région en une phrase (le développement maritime de l'Égypte est de 60 schoenes [667km, en réalité 415], si on lui donne comme bornes, comme nous le faisons, le golfe de Plinthine et le lac Serbonis au bord duquel sélève le mont Cassios = à l'est).

22 Strabon XVII.1. 14. BALL 1942, p. 53sq. Elle est déjà mentionnée dans un papyrus de 264 av. J.-C. (*P.Teb.* III, 845, 20).

23 *Pap. Lond.* VI 1912 (= *Jews and Christians in Egypt.*, ed. H.I. BELL [1924], pp. 1-37, pl. I): Τῶν δὲ τετραπώλων ἀναστάσε[ι]ς <ἃς περὶ τὰς εἰσ>βολὰς τῆς χώρας ἀφιδρῦσέ μοι βούλεσθαι συνχωρῶι τὸ μὲν περὶ τὴν Ταπόσιριν καλουμένην τῆς Λιβύης, τὸ δὲ περὶ Φάρον τῆς 'Αλεξανδρείας, τρίτον δὲ περὶ Πηλούσιον τῆς Αἰγύπ<τ>ου στῆσαι. Je remercie Fabienne Burkhalter d'avoir attiré mon attention sur ce terme.

24 Le texte mentionne que la cité se trouve en Libye, c'est à dire à l'ouest du Nil. Cf. Strabon XVIII.30: «On appelle Libye... les régions à la droite [du Nil], y compris les environs d'Alexandrie et le lac Maréôtis...».

25 Joseph. *Bell. Jud.* IV 610.

26 Ptol., IV, 5,34; IV, 5,8: Plinthine appartient au Νομοῦ Μαρεώτου παράλιος.

27 BALL 1942, p. 130 sq. Les deux localités sont mentionnées également par Stéphane de Byzance au 6ᵉ s. (*ibid.*, p. 174-175).

28 ὁ τόπος ἀλίμενος est-il dit de Plinthine. Il en va de même pour Taposiris dont le texte souligne que la cité abrite un temple d'Osiris: πόλις ἐστίν ἀλίμενος, ἱερὸν τοῦ 'Οσίριδος. Voir R. FOURTAU, *BIE* 8 (1915), p. 103-105.

29 BALL 1942, p. 151sq.

30 RODZIEWICZ, *BCH* Suppl. 33 (1998), p. 103.

31 FRASER 1972, p. 144-145, n. 99. Cf. également D. MEEKS, «Oleiculture et viticulture dans l'Égypte pharaonique», *La production du vin et de l'huile en Méditerranée*, *BCH* Suppl 26 (1993), p. 14-15.

32 *Lettre de Claude aux Alexandrins (Pap. Lond.* VI 1912). Voir P. GRAINDOR, *Bustes et statues-portraits d'Égypte romaine*, Le Caire, p. 18.

33 P. GROSSMANN, «Prokopios zu Taposiris Magna. Eine Verwechslung mit Abu Mina?», *Antiquité Tardive* 8 (2000), p. 165-168, a récemment remis en cause le témoignage de Procope: l'auteur aurait peut-être confondu Abu Mina et Taposiris.

34 Cf. J.B. WARD PERKINS, «The monastery of Taposiris Magna», *BSAA* 36 (1946), p. 48-53; M. RODZIEWICZ, «Remarks on the domestic and monastic architecture in Alexandria and surroundings», *The Archaeology of the Nile Delta, Egypt, Proceedings of the seminar held in Cairo* (1986), p. 273, 276. Sur le développement du christianisme dans la région, voir en dernier lieu A. MARTIN, *Alexandrie médiévale* 1 (1998), p. 18-19.

35 Il faut reconnaître, comme le rappelle W.A. DASZEWSKI, *CRAI* Avril-Juin 1993, p. 403, que les conditions étaient difficiles et que voyager demandait du courage. C'est ce que soulignent les remarques de Scholtz dans les années 1820: «ce pays est connu par le fait qu'il est parmi les plus dangereux à cause des attaques des bédouins, à tel point qu'il ne se passe pas un mois sans qu'une caravane ne soit pillée et les gens assassinés».

savants de l'expédition d'Égypte et les voyageurs du XIXᵉ s., Coste (1820), Scholz (1821), Minutoli (1821), Pacho (1824), Bayle St John (1847) notamment, qui étoffent les maigres renseignements livrés par les anciens.

Les savants de l'expédition d'Égypte dressent un plan de la région autour de Taposiris, et offrent plans et élévations de l'enceinte du temple d'Osiris et de la tour-phare[36]. Gratien le Père reconnaît qu'il s'agit de l'ancienne Taposiris, Taphoseiris, s'attarde comme le feront les autres voyageurs sur la tour, dont il indique le nom moderne (tour des Arabes), en précise les caractéristiques architecturales (trois étages successivement rectangulaire, octogonal et circulaire) et la fonction, selon une interprétation qui sera souvent reprise

> «La tour des Arabes *el A'Moud* qui veut dire *la colonne*, est une tour dont la base carrée supporte un dé de forme octogonale, surmonté d'un massif circulaire à l'instar d'un fût de colonne tronquée, dont la hauteur ne répond plus à celle que suppose le diamètre. Ce monument élevé sur la côte, semble n'être en effet qu'une énorme colonne en partie renversée: extérieurement à une des faces de sa partie octogonale, celle du côté de mer, on remarque plusieurs marches d'un escalier qui devait se terminer à la naissance de la tour, à dix mètres environ au-dessus du sol. Ce monument dont MM. les ingénieurs ont fait une description plus détaillée, est d'une bonne construction; il a dû servir de point de reconnaissance en mer, ainsi que les autres tours pareillement situées sur les côtes peu élevées de l'Égypte et de cette partie de la Libye».

Il porte également son attention sur le temple de tradition pharaonique, mais souligne qu'il s'agit d'un bâtiment postérieur, «romain», d'ordre dorique

> «En reprenant la côte au sud-ouest, on trouve à quatre cents mètres de la tour, les ruines d'une vaste enceinte carrée, fermée de murs de douze à quinze mètres d'élévation, et dont les côtés ont quatre-vingts mètres environ de longueur. L'entrée de ce vaste monument se trouve dans la face qui regarde Alexandrie: elle est flanquée de deux môles, dont l'intérieur renferme des chambres percées de quelques fenêtres élevées, mais très petites; qui n'y laissent pénétrer qu'une faible clarté; ce qui annonce assez évidemment des demeures mystérieuses. Les escaliers qui y conduisent, quoique de peu de largeur, sont bien construits, doux et faciles: les murs sont en pierre de taille d'un bel appareil. Ce monument qui au premier coup d'œil, semble appartenir à l'architecture égyptienne, dont il n'est qu'une imitation, est d'une belle construction. Des débris de colonnes cannelées et des chapiteaux de l'ordre dorique qu'on trouve dans les ruines de l'enceinte, font présumer qu'il appartient, ainsi que la tour des Arabes, au temps des Romains: mais on peut avec plus de fondement encore, en attribuer la construction à Justinien, qui, selon Procope, fit élever, vers le milieu du VIᵉ siècle, un grand nombre de monuments dans Taposiris, ville située, comme le dit cet historien, sur la côte d'Afrique, à une journée d'Alexandrie, et où ajoute-t-il était la sépulture d'Osiris; ce qui lui fait écrire ainsi le nom de cette ville Ταφόσιρις».

[36] Gratien le Père, «Mémoire sur la partie occidentale de la province de Bahyreh connue anciennement sous le nom de nome maréotique», *Description de l'Égypte, État moderne*, XVIII/2 (1823), p. 29-57. Voir *EA* V, pl. 43.

Surtout, il s'intéresse à la ville de Plinthine[37], à l'Est, dont il souligne le caractère quelque peu artificiel:

> «Avant de passer outre, je dois parler d'un objet sur lequel je n'ai pu jeter qu'un coup d'œil rapide, parce que m'arrêtant souvent à examiner toutes les ruines et les sites, j'étais toujours aussi en arrière de nos gens. Je veux parler d'un tertre assez élevé que l'on remarque sur la chaîne même qui sépare le lac de la mer. Sur le revers de ce monticule, situé à mille ou douze cent mètres de la tour des Arabes, en remontant vers Alexandrie, on entrevoit des espèces de gradins, des parties maçonnées en pierre de taille, enfin des faces quadrangulaires et inclinées qui donnent au tout une forme pyramidale: au pied de ce tertre, est un fond où l'on trouve les restes d'une belle citerne et d'autres constructions.

P. Coste[38], chargé de mission par le Pacha en 1820, décrit lui aussi les deux principaux monuments, dont il précise surtout les dimensions. S'il admet que le temple est d'époque hellénistique, il se montre moins inspiré dans son analyse de la tour: il la juge romaine et, pas plus que Pacho (voir *infra*), ne fait le lien entre la structure et les chambres taillées dans le rocher au sud: il en fait même les logements des gardiens. Minutoli se montre plus perspicace à la même époque, qui voit dans la tour un mausolée[39].

> «La Tour dite des Arabes paraît de construction romaine. Sur une base octogone de 13,50 m, de haut et 9 m. de large, au dessus s'élève une tour circulaire de 6 m de diamètre; il ne reste plus que 7 m. de sa hauteur, le surplus a été démoli. Le tout construit par assises de 50 cm.

[37] Il l'identifie en réalité avec la Taposiris orientale des Anciens: «Le nom Koum Abousyr que les Arabes donnent à ce lieu, conserve encore l'étymologie de son ancien nom Taposiris que Strabon et Ptolémée, que nous avons cités plus haut, placent dans cette partie. Ce site répond en effet à la seconde Taposiris qui, suivant le géographe grec, était à quelques distances de la ville de ce nom, que nous croyons devoir placer à la tour des Arabes, ainsi que nous allons le dire».

[38] P. Coste, *Mémoire d'un artiste. Notes et souvenirs de voyage (1815-1877)*, Marseille (1878), Tome 1, p. 31-32.

[39] H. F. von Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach ober-Ägypten in den Jahren 1820 und 1821* (1824) [Neudruck 1982], p. 41, pl. II a et III 1.

d'épaisseur, bien appareillées, en pierre calcaire. En arrière de la façade S de cette tour, sont diverses chambres taillées dans le rocher calcaire; elles servaient, paraît-il, de logements aux gardiens de cette tour. A la partie O, et à peu de distance, sont les ruines d'une grande enceinte de 100 m de long sur 85 m. de large; les murs ont 2 m. d'épaisseur. Sur la façade principale à l'Est, est un corps de bâtiments en forme de pylône, comme les anciens temples égyptiens, renfermant plusieurs chambres, à deux étages. La construction est en pierre calcaire, par assises de 50 cm d'épaisseur; dans son appareil, les joints horizontaux et verticaux, les arêtes sont taillées en biseau et posées sur une couche de mortier de chaux et de sable, de 5 mm. d'épaisseur. Tout à l'entour et au centre de cette ruine, l'on voit plusieurs fragments de chapiteaux, de corniches à triglyphes, de tronçons de colonnes cannelées de 55 cm de diamètre, et autres détails de dorique grec. Ce qui permet de supposer que cette construction est de l'époque des Ptolémées».

En novembre 1824, Jean-Raymond Pacho[40] complète et corrige sur quelques points le travail des savants de l'expédition d'Égypte et de ses prédécesseurs. Comme eux, il admet qu'il s'agit de l'ancienne Taposiris[41], met l'accent sur le temple et la tour, mais modifie parfois l'analyse: à l'instar de Coste et Minutoli, il date le temple de l'époque ptolémaïque, et souligne que rien ne remonte au-delà de l'époque hellénistique, mais que les traces d'occupation descendent très bas[42]; en revanche, il reste convaincu que la tour est un phare, et relève, sans aller plus loin, qu'elle surmonte un hypogée monumental

«À peu de distance des ruines de ce temple, sont les restes d'un autre édifice connu par les marins sous le nom de Tour des Arabes. Il figure effectivement une tour posée sur un grand socle quadrangulaire et divisée en deux étages, dont l'inférieur est octogone et le supérieur rond et plus rétréci (voyez Pl. II,2). À la partie Sud de ce rocher, sur lequel elle est bâtie, on voit une grotte funéraire divisée en deux pièces, où l'on remarque trois niches larges et peu profondes, le tout est d'un travail peu soigné. M. de Chabrol et plusieurs autres membres de la commission d'Égypte ont présumé que cette tour avait été élevée par les Anciens grecs pour servir de phare ou d'amers aux vaisseaux qui s'approchaient de cette côte dangereuse. Les indices d'un escalier que l'on remarque sur la partie octogone de la tour confirment l'exactitude des observations des ingénieurs français, de même que l'aspect du monument rend leurs conjectures très probables».

Il insiste également sur le nombre de tombeaux creusés dans la *ténia*[43] et évoque, mais sans entrer dans le détail, la ville qui s'étend, comme l'indiquaient les sources antiques, sur la rive Nord du lac, et dont l'importance est suggérée par des «monceaux de pierres». Des installations portuaires, il ne mentionne que la digue Est-Ouest aménagée, dit-il, pour éviter les inondations:

«Les ruines d'Abousir sont en majeure partie situées sur le revers méridional de la colline; une digue allant de l'est à l'ouest fut construite au sud de la ville, peut-être pour préserver ce côté des inondations du Maréotis. Parmi ces monceaux de pierres, on distingue les fondements d'une construction divisée en plusieurs pièces et revêtue de ciment; ces ruines rappellent les bains, dont Justinien, au rapport de Procope, orna la ville de Taposiris».

Ainsi, dès les premiers savants qui se sont occupés du sujet, à la suite de D'Anville[44], l'identification de Taposiris a été admise et la chronologie assignée à une date tardive. Les diverses sources se recoupent par l'accent qu'elles mettent sur la *ténia*, dont elles soulignent l'exploitation comme carrière[45] et l'utilisation pour le creusement de tombeaux; elles se rejoignent aussi dans l'intérêt qu'elles manifestent, principalement ou uniquement, pour les deux monuments situés sur la crête (le temple et la tour), mais divergent par la chronologie et l'interprétation qu'elles en proposent. Inversement, elles ne prêtent que peu d'attention aux restes des deux villes qu'elles ne mentionnent qu'épisodiquement.

[40] Jean-Raymond PACHO, *Relation d'un voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, Paris (1827), p. 6-10.

[41] «Abousir me paraît être l'ancienne Taposiris, tant par l'analogie du nom que par sa situation à une journée de distance d'Alexandrie».

[42] «J'ai vainement cherché parmi les ruines d'Abousir quelques vestiges des monuments de l'Ancienne Égypte, je n'ai rien pu découvrir qui en eût les caractères propres et tout à fait distinctifs. Hors les ruines du temple, qui n'offrent que des rapprochements avec le style égyptien et que l'on ne peut faire remonter, ainsi que je l'ai observé au-delà des premiers lagides, tout le reste est purement grec, romain ou arabe».

[43] «La colline forme en plusieurs endroits des grottes naturelles qui ont dû servir de tombeaux; les anciens ont aidé ces accidents en élargissant les entrées, ou bien en ménageant des descentes par des escaliers taillés dans le roc. Leurs façades sont quelquefois ornées de corniches d'un travail grossier, mais ayant quelque analogie avec le style égyptien, sans être toutefois ornées du globe ailé, ni d'aucun hiéroglyphe. On voit aussi sur le penchant de cette colline plusieurs citernes avec des ouvertures échancrées pour recevoir des couvercles et de petits bassins formant échelons; ils étaient destinés à recueillir des eaux de pluie, qu'ils se transmettaient par des auges jusqu'à l'orifice des citernes».

[44] D'ANVILLE, *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne* (1766), p. 63 sq. Voir aussi CHAMPOLLION, *L'Égypte sous les pharaons*, II (1814), p. 267-268.

[45] Cf. par exemple Gratien le Père: «Entre la tour des Arabes et le monument dont nous venons de parler, la chaîne des montagnes est élevée et percée de carrières dont l'exploitation a servi à la construction des monuments et des villes dont nous venons de parler. Quelques-unes de ces carrières sont creusées et taillées en forme de grottes».

Les fouilles antérieures.

Décrits et visités par de nombreux voyageurs, Taposiris et Plinthine n'ont fait l'objet de fouilles archéologiques qu'au vingtième siècle. Mais l'arrêt rapide des sondages et l'absence de publication systématique ont fait parfois regretter ce «destino sfortunato di rapidi amori e rapidi abbandoni»[46].

E. Breccia, en 1905-1906, s'attaque à un terrain vierge archéologiquement et se concentre sur Taposiris, cité qu'il est tenté de placer après Marea pour l'importance et la prospérité[47]. Il est le premier à mener des fouilles dans l'enceinte du temple d'Osiris, mettant au jour les restes d'une église, et montre que le temple, comme beaucoup d'autres à l'époque romaine, a été transformé en forteresse[48]. Il explore également la zone en contrebas du temple, dégageant quelques riches maisons[49], une nécropole d'oiseaux et de poissons sacrés, un bain composé de deux chambres à tholos dotées de baignoires individuelles[50]. Au pied de la tour, dont il ne peut décider s'il s'agit d'un phare ou d'un monument funéraire, il fouille une nécropole qui livre des traits intéressants: cadavres dont la face est couverte d'un masque en plâtre doré; chevaux ensevelis, d'après lui, avec les individus.

Les résultats de ces fouilles n'ont jamais été publiés à proprement parler, même si Breccia en annonce dès 1907 la publication prochaine. Le résumé qu'on trouvera dans *Alexandrea ad Aegyptum* en 1914 et les documents d'archives déposés à l'*Atheneum* de Pise[51] – récemment étudiés dans une thèse italienne par Laura Caramatti –, ainsi que les objets conservés au Musée gréco-romain d'Alexandrie[52] permettent de se faire une première idée de la richesse des découvertes: la base d'une statue votive en granite noir porte une dédicace des prêtres de Taposiris, ce qui confirme une identification par ailleurs déjà admise[53]; les relevés d'édifices retrouvés dans les archives de Breccia, attestent la prospérité de cette ville à l'époque hellénistique et romaine[54].

Il faut attendre la fin des années 30 (de 1937 à 1939) pour une reprise des fouilles à Taposiris, sous la conduite d'A. Adriani[55]. Ce dernier mène, outre des travaux de restauration du temple d'Osiris, une opération de déblaiement à l'intérieur de l'enceinte, dégageant une suite de chambrettes rectangulaires qu'il croit monastiques, mais qui sont en réalité militaires[56]. Il restaure également la tour (Fig. 2)[57], et fouille la nécropole qu'elle domine: il dégage notamment, au sud, des sarcophages en terre cuite momiformes déposés dans

[46] M.C. BETRÒ, «Evaristo Breccia inedito» (1982), *supra* n. 19, p. 46-47.

[47] E. BRECCIA, *Alexandrea ad Aegyptum*, Bergamo (1914), p. 123-130.

[48] En dernier lieu, P. GROSSMANN, *Elephantine II. Kirche und spätantike Hausanlagen im Chnumtempelhof* (1980), p. 23-24. J.-Y. EMPEREUR, *Alexandrie redécouverte* (1988), p. 223.

[49] Les fouilles américaines toucheront le même secteur: M.C. BETRÒ 1982, p. 54; L. CARAMATTI, *A.E. Breccia: Documenti sugli scavi e sul museo greco-romano di Alessandria negli archivi egittologici dell'Ateneo Pisano*, Tesi di laurea, Pise (1994). Vol. 1, p. 39.

[50] *BSAA* 19 (1923), p. 146-147. Voir, pour des parallèles, P. PENSABENE, *Elementi architettonici di Alessandria e di altri siti egiziani, Repertorio d'arte dell'Egitto greco romano*, C, III (1993), p. 228, et W.A. DASZEWSKI, *BSFE* 132 (1995), p. 18-19 (bains du 1er s. ap. J.-C. à Marina el-Alamein).

[51] L. CARAMATTI 1994 (*supra* n. 48). Vol. 1: p. 38-40 et pl. suivantes non numérotées et p. 123-135. Vol. 2: description des manuscrits (Mss 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 89, 90). Voir également *eadem*, «Documenti dell'archivio Breccia relativi all'Egitto», *Studi ellenistici* 8 (1996), p. 191-201.

[52] Notamment inv. 4781-4904 (masques de plâtre doré); inv. 17492-17500 (inscriptions)...

[53] *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 124. MSS Breccia 73.

[54] *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 128. Cf. également L. CARAMATTI 1994 (*supra* n. 48), p. 39-40 (MSS. Breccia 73,3 et 9); M.C BETRÒ 1982, p. 53-55.

[55] A. ADRIANI, «Travaux de fouilles et de restaurations dans la région d'Abousir (Maréotis)», *Annuaire du Musée gréco-romain III, 1940-1950* (1952), p. 129-139.

[56] *Ibid.*, p. 131-132. Une partie de ces pièces avait été fouillée par Breccia.

[57] *Ibid.*, p. 133 sq.

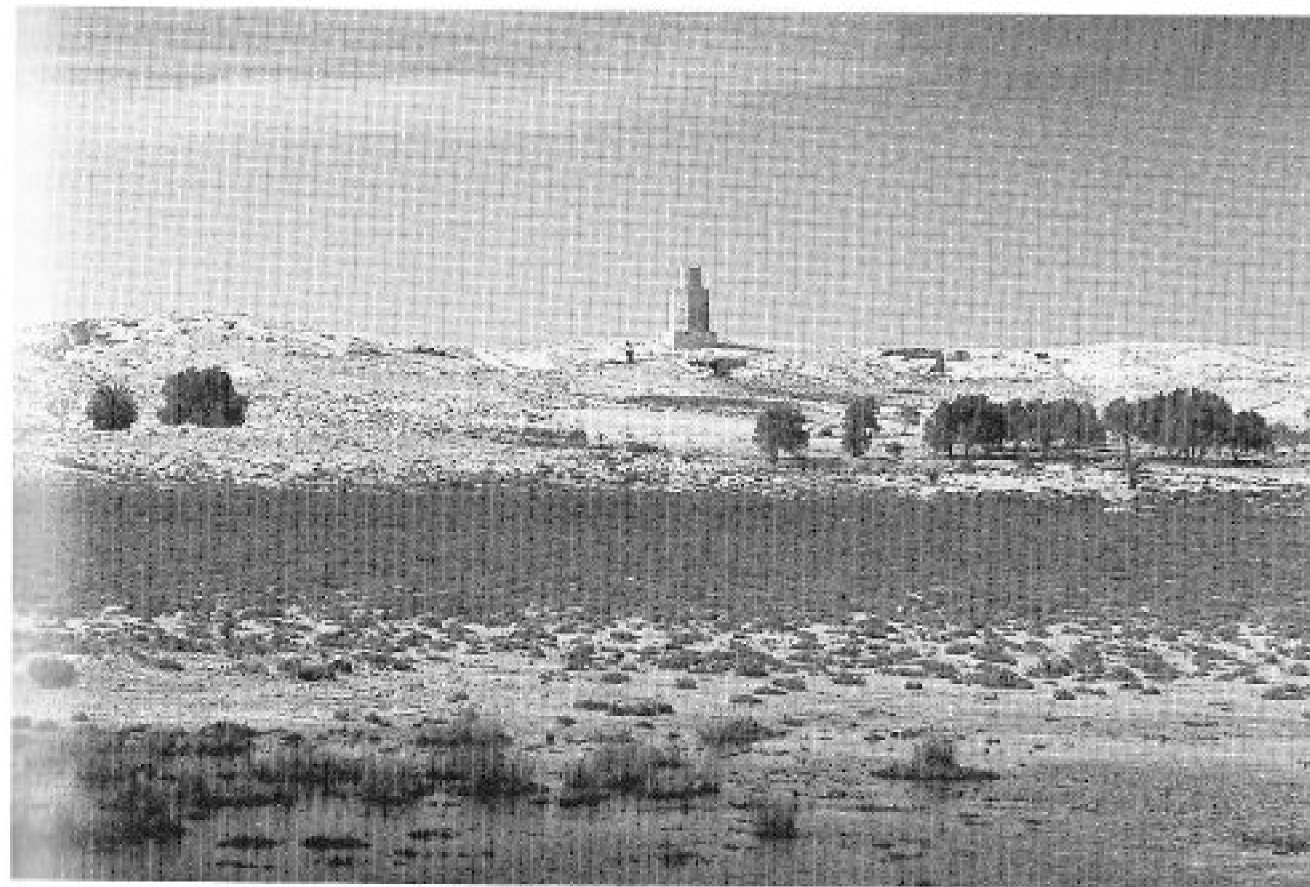


Fig. 2. Taposiris. La Tour des Arabes vue depuis le Sud, depuis le chenal.

une fosse et qu'il attribue à la partie égyptienne de la population.

Plus de trente ans après, en 1975, une équipe américaine (Brooklyn College) effectue quelques sondages limités autour du temple et dans la zone proche du port[58]. Ces fouilles ont permis de dégager des bâtiments à caractère public, sur lesquels les fouilleurs sont restés muets, et un superbe édifice de la basse époque romaine qu'ils ont à tort interprété comme un église, sans doute à cause de la présence d'une abside: le fait que celle-ci soit tournée vers le Sud et d'autres traits de son agencement en font, au contraire, un exemple caractéristique d'architecture civile, comme l'a montré P. Grossmann[59]. Comme à Abu Mina, la partie officielle occupe la presque totalité du bâtiment.

Ces fouilles sont restées sans suite et le site, à l'exception de nouveaux travaux de restauration sur l'enceinte du temple, effectués par le service des antiquités égyptiennes, ou d'une reprise en 1999 des sondages à l'intérieur de l'enceinte par une équipe hongroise, n'a pas fait l'objet de recherches ces vingt dernières années. Des prospections limitées ont tout de même permis la découverte de deux bâtiments religieux, à l'extérieur de la ville[60], vers l'Ouest, mais aussi à l'intérieur, non loin du chenal[61], et celle de plusieurs dépotoirs d'ateliers de céramique (Haut-Empire) et d'un atelier primaire de verrier dans la zone lacustre[62].

À côté de Taposiris, Plinthine fait figure de parent pauvre puisque seul Adriani a effectué en 1937 des recherches et des sondages sur la nécropole, située à 1800 m à l'Est de Taposiris, sur la *ténia*, et sur le site urbain, implanté à 800 m à l'Est de la première[63]. Ses efforts ont porté surtout sur la petite nécropole de la haute époque hellénistique, qui affiche une parenté certaine avec les cimetières alexandrins. Sur la ville

[58] E.L. Ochsenschlager, «Taposiris Magna: 1975 Season», *Acts of the First International Congress of Egyptology, Cairo 1976*, Berlin (1979), p. 503-506.

[59] P. Grossmann, «Two unusual public buildings in Abu Mina», *Alessandria e il mondo greco-romano, Alessandria 1992*, Rome (1995), p. 178-185. Voir également M. Rodziewicz, «Remarks to the peristyle house in Alexandria and Mareotis», *Praktika tou XII diethnous synedriou klasikès archaiologias, Athèna* 1983 (1988), p. 176.

[60] P. Grossmann, «Das Kirche extra muros von Taposiris Magna», *MDAIK* 38 (1982), p. 152-154.

[61] P. Grossmann, «A new church at Taposiris Magna-Abusir», *Bulletin de la société d'archéologie copte* 31 (1992), p. 25-32.

[62] J.-Y. Empereur-M. Picon, «Les ateliers d'amphores du lac Mariout», *BCH Suppl.* 33 (1988) [1998], p. 88.

[63] A. Adriani, «Travaux de fouilles et de restaurations dans la région d'Abousir», *Annuaire du Musée gréco-romain III, 1940-1950* (1952), p. 140-159.

même, Adriani n'a procédé qu'à des sondages limités, le long d'un grand édifice qui domine la ville au Nord et qui serait «un grand bâtiment public (une agora, un stade, un lieu de réunion?), placé à l'un des bouts de la rue principale de la ville», et dans une habitation[64]. Pour superficielles qu'elles soient, ces quelques interventions révèlent une relative contemporanéité avec la nécropole et des rapports étroits avec Alexandrie. Ce sont en tout cas les seuls travaux d'importance menés sur le site: la nécropole ne sera plus guère touchée que par des travaux inédits du service archéologique dans les années 60; la ville restera inviolée.

Ces diverses fouilles suggèrent une histoire urbaine très différente selon les sites et mettent en valeur des divergences d'autant plus significatives que les territoires sont limitrophes et que l'implantation des cités est comparable. L'histoire de Taposiris se révèle très longue: selon Rowe, le site est connu à la XXVIe dynastie[65], mais aucun vestige clairement daté de cette époque ne semble avoir été mis au jour jusqu'à présent. Que la ville ait une histoire antérieure ou non, elle revêt un grand éclat à l'époque hellénistique[66]. Les deux témoignages les plus sûrs en sont aussi les plus spectaculaires: le temple d'Osiris, de style égyptien, est de dimensions monumentales[67] et fut vraisemblablement construit dans la première moitié du IIIe siècle[68]. À l'intérieur, rien n'est conservé, sauf des aménagements tardifs: des casemates le long des murs et une petite chapelle, peut-être aménagée dans la première moitié du Ve siècle. (P. Grossmann). La tour elle-même (Fig. 2), (Ht. actuelle = 17 m), sorte de réplique en miniature du phare[69], appartient au monument funéraire d'un notable local et

[64] Des élements architectoniques (semicolonnes couronnées de chapiteaux corinthiens et adossées à des pilastres à chapiteaux doriques; corniche dorique) provenant de cette maison (Adriani 1952, p. 158, pl. LVIII) sont attribués par P. Pensabene, *Elementi architettonici di Alessandria e di altri siti egiziani* (1993), p. 57-58, 358-359, n° 205-207, pl. 29, et n° 944, p. 514, pl. 99, à la fin du IIe s.-début du 1er siècle av. J.-C.

[65] A. Rowe, «A contribution to the archaeology of the Western Desert. I», *Bulletin of the John Rylands Library Manchester* 36/1 (1953), p. 134-5.

[66] Cf. l'édifice à colonnes fouillé par Breccia et retrouvé en 1975 (E.C. Betrò 1982, p. 54-55) ainsi qu'une stèle figurant Ptolémée II et Arsinoé II qui viendrait de Taposiris: *La gloire d'Alexandrie* (1998), n° 33 (M. Chauveau).

[67] Selon A. De Cosson, *Mareotis* (1935), p. 109, «This is the finest ancient monument left to us north of the Pyramids».

[68] Le culte lui-même peut remonter avant la conquête macédonienne: cf. P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria* (1972), p. 145.

[69] On préférera les relevés des savants de l'expédition d'Égypte à la restitution de S. Aufrère et J.-C. Golvin, *L'Égypte restituée* 3 (1997), p. 277.

a pu également servir d'amer[70]. Elle est ptolémaïque, postérieure au phare d'Alexandrie, sans que l'on puisse bien en préciser la chronologie: début (H. Thiersch)[71], milieu (Fakharani) ou fin de l'époque hellénistique (Adriani).

Nécropoles et habitats montrent que cette prospérité dure jusqu'à la fin de l'Antiquité: outre les bâtiments publics dans la zone portuaire (la dernière phase du «platform building», découvert en 1975, serait du IIIe siècle ap. J.-C.), le riche bâtiment [du IVe siècle ap. J.-C.] fouillé alors souligne la richesse des élites à la même époque. Plusieurs édifices religieux, dont l'église associée à la garnison qui campe dans le temple d'Osiris dans la première moitié du Ve siècle[72], l'église (du IVe siècle ap. J.-C.) située à la limite Sud de la ville, à 150 m à l'Ouest de la «basilique» trouvée en 1975[73], le complexe à l'extérieur de la ville, à l'Ouest, confirment l'importance du site à l'époque chrétienne, même si rien pour l'instant ne permet de localiser le monastère dont parleraient les sources[74]. Le rôle joué par le site sur les routes du pélerinage d'Abu Mena du Ve au VIIe s. ap. J.-C. explique probablement en partie ces aménagements, relativement modestes au demeurant[75].

Inversement, en l'état des prospections et des fouilles, une seule phase est connue pour Plinthine. Contrairement aux textes[76], les données archéologiques semblent se limiter à l'époque hellénistique: la nécropole appartient en majorité au début de l'époque ptolémaïque et ne paraît pas descendre plus bas que le début de l'époque impériale; les traces recueillies en surface (tessons) et les sondages effectués dans la ville renvoient eux aussi au début de l'époque hellénistique.

Même si les deux villes affichent leur nature de villes satellites de la capitale, le caractère essentiellement grec de leur architecture, monumentale, funéraire et domestique, certains éléments (sarcophages anthropoïdes, nécropoles d'animaux sacrés) avouent la présence d'une tradition indigène à Taposiris.

En dépit de l'intérêt de ces conclusions, on regrette l'absence d'étude

[70] Pour un résumé des diverses hypothèses, voir F. El Fakharani, «The 'lighthouse' of Abusir», *Harvard Classical Studies* (1974), p. 257-272.

[71] H. Thiersch, *Pharos* (1909), p. 26-31.

[72] P. Grossmann, *s.v.* «Abusir», *Coptic Encyclopedia* (1991), p. 34.

[73] P. Grossmann, «A New Church at Taposiris magna-Abusir», *Bulletin de la Société d'archéologie Copte* 31 (1992), p. 25-30.

[74] J.B.Ward-Perkins, *BSAA* 36 (1943-1944) [1946], p. 48 sq. Voir cependant les réserves de P. Grossmann, *Elephantine II* (1980), p. 23, n. 127.

[75] M. Rodziewicz, *BCH Suppl.* 33 (1998), p. 103.

[76] Kees, *s.v.* «Plinthine», *RE* col. 458.

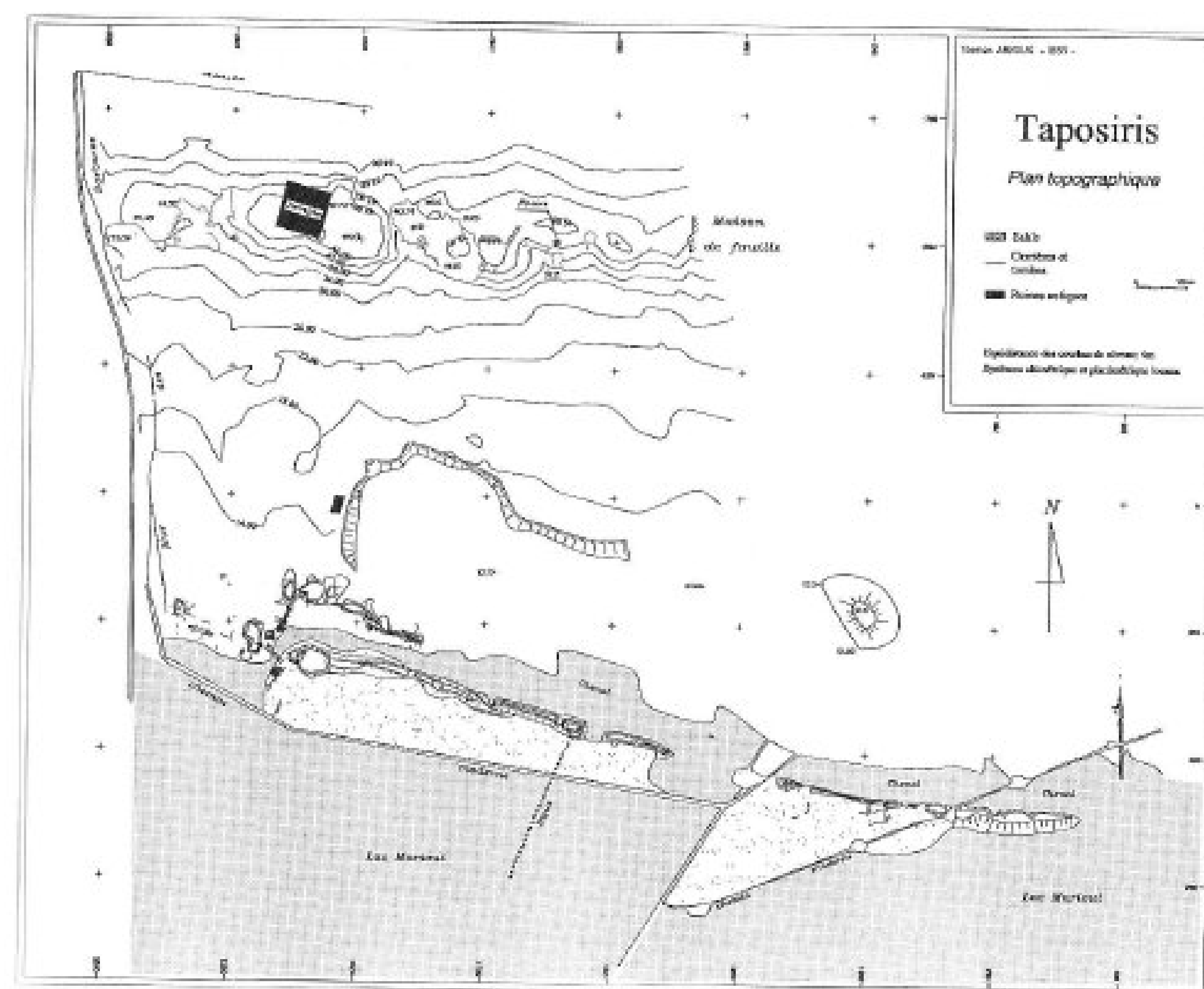


Fig. 3. Relevé topographique partiel de Taposiris. Th. Arnoux, AFAN (1999).

systématique des villes et de leur territoire. Par ailleurs, les interventions ont touché plus la *ténia* que la zone lacustre, dont les rapports ne parlent guère, au moment même où le rôle économique de l'une au moins des cités est souligné par la complexité des aménagements portuaires.

Les travaux 1998-1999.

Le relevé topographique (Fig. 3)

Le plus urgent était de faire le relevé topographique général, travail dont la nécessité se faisait d'autant plus sentir que l'on ne dispose à ce jour que de la carte tracée par de Cosson (1935)[77]:

[77] Cf. cependant les cartes au 1:10 000 de la région (El Hammam J-2 et K-2) dressées

imprécise, elle place trop à l'Est le site de Plinthine (Kom el Nugus).

Il était impossible, pour des raisons administratives, d'étendre au Nord le relevé jusqu'à la mer: nous avons donc pris comme limite nord le tracé de la route Alexandrie – Marsah Matrouh; comme limite ouest, le mur des «Barbares» que nous avons pu suivre jusqu'à la route Alexandrie – Marsah Matrouh et, comme limite est, la ville de Plinthine, soit 2.6 km de l'Est à l'Ouest; 1 km du Nord au Sud. Les courbes isométriques ont été dessinées depuis le mur des «Barbares», à l'Ouest de Taposiris, jusqu'à la maison des fouilles (à 800 m à l'Ouest de la nécropole de Plinthine) et les vestiges les plus importants ont été positionnés: mur des «Barbares», temple, monument funéraire en forme de phare, carrières, tombes, nécropole et ville de Plinthine.

De la ville antique de Taposiris, qui s'étend au Sud du temple jusqu'au bord du lac, seuls la frange lacustre à l'Ouest du pont, les abords du bassin et, un peu plus au Nord, le grand édifice de la fin de l'époque romaine découvert en 1975 (la «basilique» des chercheurs américains) ont été implantés. Ce relevé commence, à l'Ouest, au mur des «Barbares», qui ferme la zone du Nord au Sud: on le suit depuis la zone marécageuse près du lac jusqu'à la route moderne Est-Ouest. Au-delà, son tracé devient incertain mais, d'après Oliver et de Cosson[78], il allait jusqu'aux dunes, verrouillant la zone. Entre cette muraille et le bassin proprement dit s'étendent une série de magasins et, contre l'enceinte, un bâtiment à caractère public.

Un relevé topographique plus précis a été effectué sur l'ensemble du complexe portuaire, depuis le «pont» (à l'Ouest) jusqu'à la digue de 200 m de long et de direction Nord-Sud, qui ferme le chenal en contrebas de Plinthine. Nous avons en particulier fait le relevé des magasins du quai nord, du pont, des bâtiments du bassin occidental. Sur le quai sud, trois entrepôts seulement ont été relevés; une digue formant chaussée, de direction Nord-Sud, et qui barre le lac a été positionnée.

Même si les crêtes de murs affleurent un peu partout, on ne pourrait dresser un plan de la ville à partir de ces alignements[79]: nous avons donc accompagné ces opérations de quelques nettoyages dans la zone lacustre de Taposiris, ce qui nous a permis de retrouver les bâtiments dégagés en 1975, dont le «platform

en 1978 par SFS-IGN France pour la République Arabe d'Égypte, Ministère de l'Habitat et de la Reconstruction.

[78] «Note on the Taenia ridge», *BSAA* 32 (1938), p. 167-168.

[79] Je suis plus sceptique sur ce point que J.-Y. EMPEREUR, *Alexandrie redécouverte* (1998), p. 225.

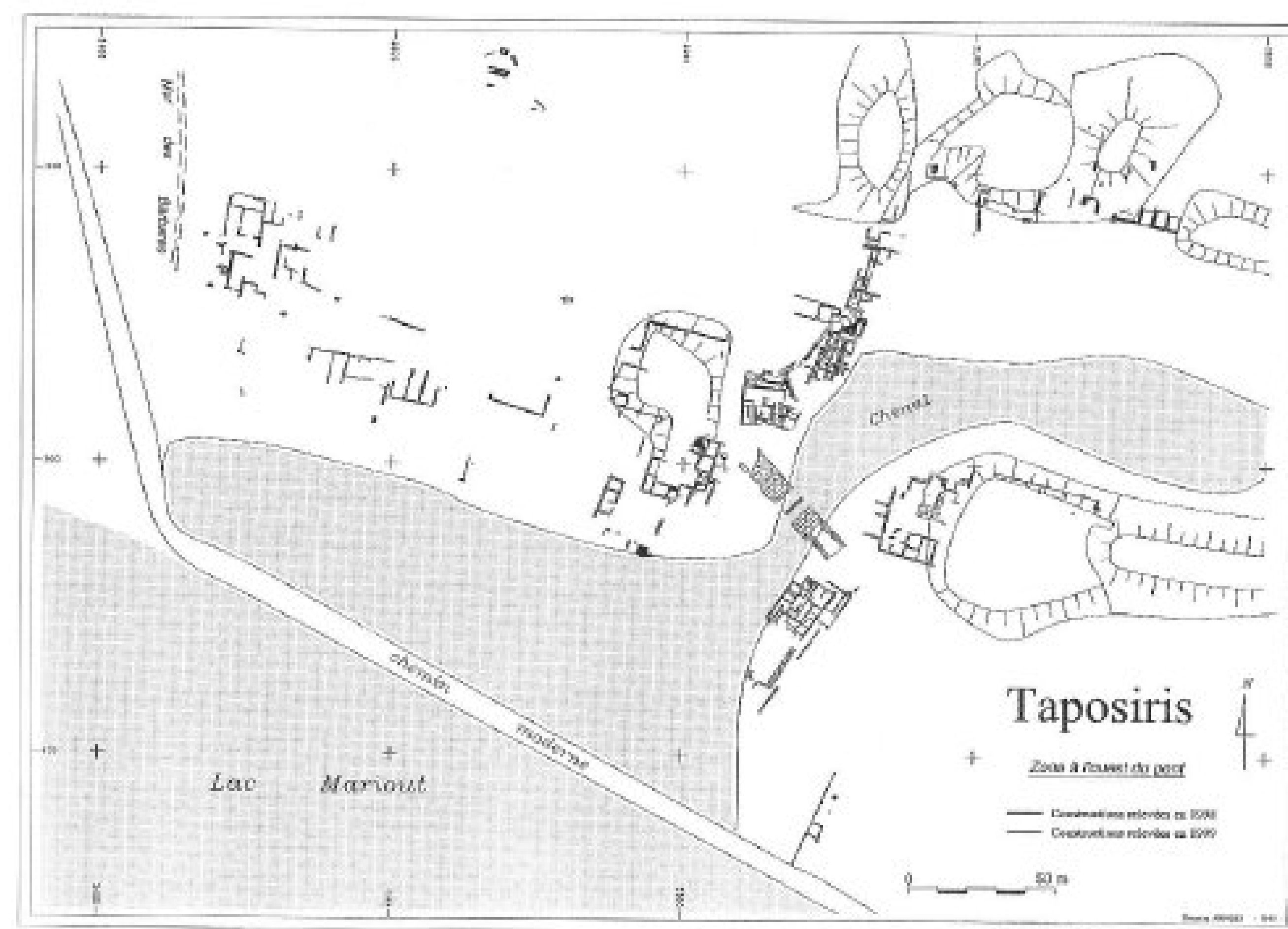


Fig. 4. Taposiris. La zone portuaire à l'Ouest du pont. Th. Arnoux, AFAN (1999).

building» et le canal couvert d'une voûte qui lui est associé.

Le complexe portuaire

Les auteurs anciens ont souligné que la ville était *alimenos* et donc tournée vers le lac. L'emprise du complexe lacustre, souvent signalé, depuis Pacho jusqu'à Breccia ou de Cosson[80], s'est avérée plus importante que prévue à l'Ouest et au Sud (Fig. 4). Rien en revanche ne permet de vérifier l'hypothèse de Breccia, selon laquelle une voie dallée mènerait vers la mer, ce qui laisserait penser qu'il y avait au moins un embarcadère[81].

Ce développement lacustre est lié à la position clé que Taposiris occupe sur le lac, qui s'étendait plus loin vers l'Ouest. Ce dernier est en effet coupé au niveau de Taposiris

[80] *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 129.

[81] *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 130: il signale que, selon les bédouins, une rue bien pavée descendrait jusqu'à la mer et ajoute «Probablement cette rue avait pour but de rendre faciles et rapides les communications entre le port sur la mer et le port sur le lac».

par une chaussée Nord-Sud qui allait de ses rives méridionales au grand môle du port[82]. Ce dispositif contraignait les bateaux venant de la partie occidentale du lac à passer sous une structure très massive en blocs de calcaire, communément appelée «pont»[83], sorte de porte monumentale pourvue de deux passages de 3 m qui permettent de pénétrer dans le bassin fermé de Taposiris, ce dernier s'ouvrant sur la partie orientale du lac. Une levée artificielle de 1.8 km environ, s'élevant à environ 3 m de haut, et de direction Est-Ouest, court parallèlement au môle nord: face au chenal, la levée est armée par des murs de soutènement en pierre, affectant la forme de gradins, et parfois par des rampes donnant un effet de glacis. Sur sa face sud, la levée ne paraît pas avoir été renforcée et descend en pente douce vers le lac.

Sur le sommet et sur la pente méridionale de la levée s'alignent des bâtiments arasés jusqu'à leur base (Fig. 5); l'absence de déblais et d'écroulements de murs laisse penser qu'une partie de l'élévation devait être en briques. Certains éléments de l'élévation étaient en pierre comme le montrent les quelques éléments architecturaux (tambours de colonnes, blocs de corniche à denticules) qui en proviennent (Fig. 6).

Ces grands édifices suivent le talus presque jusqu'à sa pointe orientale; au Sud, ils sont précédés d'un système de murets, probablement pour délimiter des enclos, qui s'étendent très loin: si le plan de certains ensembles évoque des entrepôts de type délien, l'importance des surfaces encloses par ces murets ferait penser à des installations de type agricole.

Cette levée sud borde et délimite un chenal recreusé, rétréci dans sa partie occidentale, peut-être ouvert dans sa partie médiane sur le lac vers le Sud, comme semble l'indiquer un ponton soigneusement aménagé. Sur la rive septentrionale du chenal, l'implantation des bâtiments à l'Ouest suggère un bassin quadrangulaire, pourvu soit d'un plan d'eau plus large soit d'une rampe servant de zone technique; plus à l'Est, la rive est occupée par une série de petits bâtiments de plan similaire: leur organisation, la nature des trouvailles, certains détails de l'aménagement (fours) feraient penser à des boutiques. Celles-ci étaient vraisembla-

[82] E.M. Forster, *Alexandrie. Une histoire et un guide* (1922), éd. française, quai Voltaire (1990), p. 283-284, restituait des arches, à la manière de l'Heptastade, ce qui ne convient guère à un rôle de verrou.

[83] M. Rodziewicz, *BCH* Suppl. 33 (1998), p. 102, revient sur cette interprétation. En l'état des ruines, rien n'indique l'existence d'un tablier en bois. Les navires devaient être des barges à fond plat.

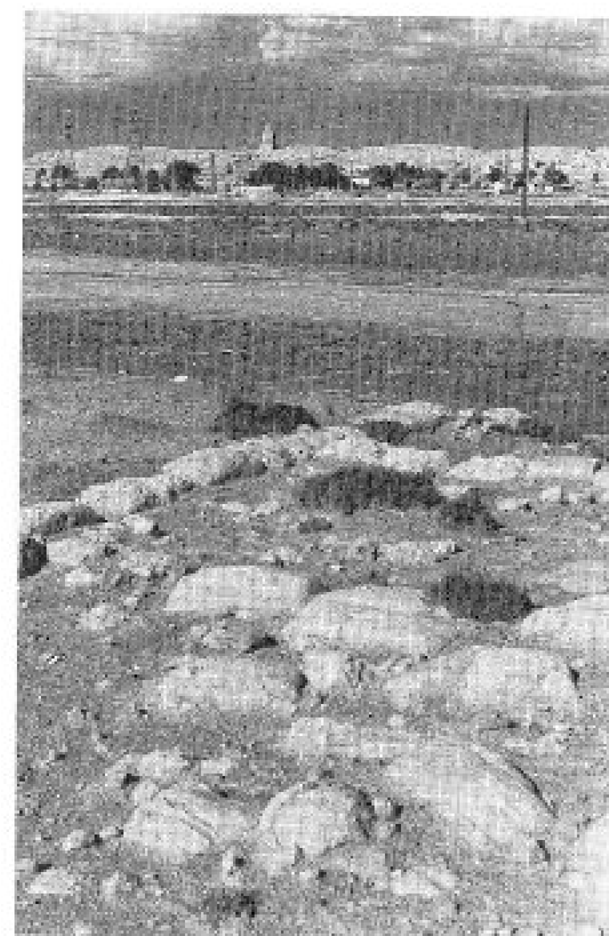


Fig. 5. Taposiris. Levée sud vue du sud. Au loin la Tour des Arabes.

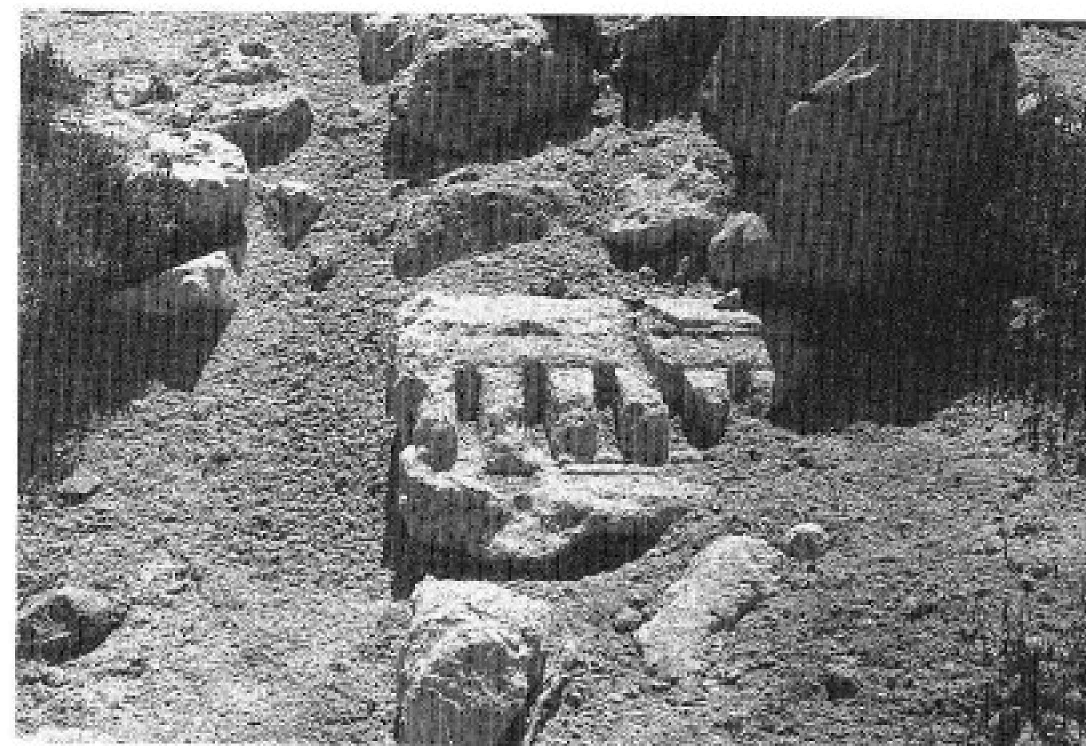


Fig. 6. Taposiris. Levée sud. Bloc de corniche à denticule.

blement pourvues d'un étage, comme le suggèrent les stucs, dont certains inscrits, et les demi-colonnes qu'on y a trouvés. Ceux-ci, comme les quelques trouvailles de surface (bols à relief, timbres amphoriques) sont d'époque hellénistique.

Dans une étude préliminaire, Françoise Alabe, Université de Tours, souligne la qualité technique de ces enduits peints, la finesse du traitement chromatique: «Certains fragments semblent présenter un refend, incision soulignée d'un trait de pinceau qui délimite deux plages décoratives différentes; cette technique est caractéristique du *style d'appareil*, standard auquel se rattachent les décors d'enduit peint dans l'ensemble du monde hellénistique. Sur d'autres, les plages décoratives sont délimitées par des refends simulés. Bon nombre de fragments appartiennent à un même ensemble et constituent des variantes d'imitation de marbres polychromes qui font normalement partie du répertoire en vigueur dans le monde hellénistique (nombreux exemples à Délos), même si leur mode de composition s'approche des précurseurs du Deuxième style pompéien. Une structure en petits losanges alternés connaît aussi de nombreux parallèles à Délos».

Plus à l'Est, l'environnement urbain disparaît, la ligne régulière des habitations s'interrompt, remplacée par une zone marécageuse bordée d'un talus, correspondant à une ancienne ligne de rivage. À l'extrémité orientale une digue de 5 m de large et d'environ 200 m de long[84], parée de gros blocs de pierre soigneusement équarris, pourvue de trop-pleins, ferme du Nord au Sud le chenal, ne laissant qu'un étroit passage. Son emplacement, dans l'axe de la nécropole, l'isole en réalité de la ville même de Plinthine et la rattache à un dispositif commandé depuis Taposiris.

Par ces différents traits, Taposiris correspond à l'un des types principaux d'aménagements portuaires que l'on trouve sur le lac, tels qu'ils ont été distingués par M. Rodziewicz[85]: par opposition au port ouvert, avec des quais perpendiculaires à la terre, tel qu'on en trouve à Marea[86], Taposiris est l'exemple même d'un port fermé[87].

Ce verrou lacustre est d'autant plus efficace qu'il se double d'une barrière terrestre: le long mur, dit

[84] Comparer avec les dimensions des jetées de Marea: 40 m, 150 m: A. de COSSON, *Mareotis* (1935), p. 134; M. RODZIEWICZ 1990 (supra n. 17).

[85] M. RODZIEWICZ, *Graeco-Arabica* 2 (1983), p. 200-1.

[86] A. de COSSON, *Mareotis* (1935), p. 134; F. EL-FAKHARANI, «Recent excavations at Marea in Egypt», *Das römisch-Byzantinische Ägypten*, Aegyptiaca Treverensia 2 (1983), p. 175-186.

[87] Rodziewicz évoque dans le principe le port fermé d'Alexandrie.

«mur des Barbares», va de la mer au lac selon une direction Nord-Sud. Il est large de *ca* 2 m, présente une ouverture sur la ville, que de Cosson et Oliver ont décrite[88], et se perd (pour nous) au niveau de la route moderne. Selon Mahmoud el Falaki, il continuait jusqu'au bord de mer. Il avait peut-être lui aussi une fonction de contrôle et de douane pour les marchandises qui arrivaient par terre.

Un des problèmes qui se pose, et que nous ne pouvons résoudre pour l'instant – faute de sondages et de carottages –, est celui de la chronologie du complexe, ou plutôt de ses débuts, puisque les bâtiments dégagés par les fouilles de 1975 sur ses abords nord-ouest sont dans leur dernier état du IIIe siècle ap. J.-C. Les auteurs hésitent – au vu d'un système aussi élaboré –, qui a dans sa phase visible une unité fonctionnelle, entre deux possibilités: l'époque ptolémaïque (qui voit le développement général de la région et la mise en œuvre d'une politique fiscale économique) et l'époque romaine (date de la richesse du Mariout), en vertu de raisonnements qui relèvent plus de la probabilité historique que du cas particulier. Selon M. Rodziewicz et J.-Y. Empereur[89], l'ensemble est ptolémaïque; pour Fraser ou Breccia le pont daterait plutôt de l'empire.

Les travaux effectués en 1998-1999 ne peuvent résoudre la question, mais fournissent certains indices. Ils montrent qu'une partie au moins des installations remonte à l'époque hellénistique. C'est le cas pour les boutiques qui s'alignent sur le quai nord, à l'endroit où le chenal est le plus étroit; il en va de même pour le chenal artificiel: lors d'un nettoyage sur la levée nord, et qui visait à repérer les ateliers de verriers[90], on s'est aperçu que leurs dépotoirs étaient implantés sur des couches provenant du dragage du chenal, que nous présumons contemporain du quai; le matériel découvert dans ces couches date de l'époque ptolémaïque[91]. Il semble logique, même si la vérification est nécessaire, que la levée artificielle (ou semi-artificielle) sud, formée ou renforcée avec la terre issue du percement du chenal, soit elle aussi ptolémaïque.

Inversement, la date d'abandon du quai est suggérée par le matériel de

[88] A. de COSSON et F.W. OLIVER, «Note on the Taenia Ridge», *BSAA* 32 (1938), p. 167.

[89] J.-Y. EMPEREUR, *Mégapoles méditerranéennes* (2000), p. 240, s'appuie sur l'analyse architecturale.

[90] Les recherches sur les ateliers de verriers sont sous la responsabilité de M.-D. Nenna, avec la collaboration de M. Picon et M. Vichy (laboratoire de céramologie, Lyon).

[91] Tel un rebord de bol à relief, de tradition ionienne, de la première moitié du 2e s. av. J.-C.

surface au milieu duquel se trouvent les vestiges d'ateliers de verriers: il couvre une large période allant du début de l'époque impériale jusqu'au Ve-VIe siècle ap. J.-C.

Les problèmes posés (lignes de rivages, présence de cordons dunaires, dates et modalités de percement du chenal, impact de l'occupation du sol sur les écosystèmes), ne peuvent trouver de solutions que par le recours à des sondages et à des carottages qui devraient préciser les phases et les variations de l'activité du chenal. Une collaboration est en cours avec des spécialistes des milieux envasés[92]. Une recherche sédimentologique à partir de quelques carottages doit apporter des informations sur la variation verticale du plan d'eau du lac Mareotis; sur la variation latérale de la ligne de rivage, liée à l'histoire du détritisme du bassin versant dominant une baie isolée artificiellement de la terminaison occidentale du lac par une levée de terre de curage. Elle précisera, enfin, l'histoire du colmatage du bassin en relation directe avec des perturbations de la courantologie par les divers aménagements portuaires.

De sa position[93] et de son aménagement portuaire Taposiris tirait d'évidents avantages: point de rupture de charge et port douanier, elle prospère et se révèle à l'époque impériale un pôle économique, comme l'attestent les ateliers d'amphores et les ateliers de verriers sur le quai nord. Elle est aussi une place sûre, capable d'assurer l'ordre et la sécurité lors des grands pélerinages à Abu Mina (Ve-VIIe siècle). On sait que la sécurité était une affaire politique puisque même l'empereur Anastase (491-518) demanda l'aménagement de ports spéciaux et de stations sur la route d'Abou Mina pour éviter tout souci.

La nécropole de Plinthine[94]

La cité de Plinthine, comme celle de Taposiris, se développait sur les pentes allant de la crête rocheuse au lac Mariout. Dans un premier temps, nous nous sommes intéressés à la nécropole, à la fois pour des raisons administratives et par commodité: contrairement à la ville, dont très peu a été dégagé par Adriani, les tombes ont été partiellement étudiées[95], même si une partie de la documentation est restée inédite. Ce travail, mené par O. Callot, a permis dans un premier temps d'établir un plan général: Adriani ne donne qu'un plan sommaire des tombes de la partie est de la nécropole, mais il fait ailleurs quelques allusions à des hypogées trouvés à l'Ouest[96].

La nécropole (Fig. 7) se situe à l'Ouest de la ville antique (800 m), sur la crête; elle occupe un espace d'environ 100 m sur 100 m et comporte un peu moins d'une centaine de tombes aux dimensions très variables. Un mur d'enclos la limite au Nord, en se prolongeant à l'Est vers la ville; aucune autre limite, s'il y en a eu, n'a pour l'instant été retrouvée. Un pressoir à vin d'époque romano-byzantine[97] et la carrière, qui a dû servir à la fois aux monuments funéraires et au complexe utilitaire, sont implantés au Nord de l'enclos.

La nécropole offre ainsi de nombreux avantages: limitée dans le temps (début de l'époque ptolémaïque pour les tombeaux monumentaux)[98] et dans l'espace, avec une

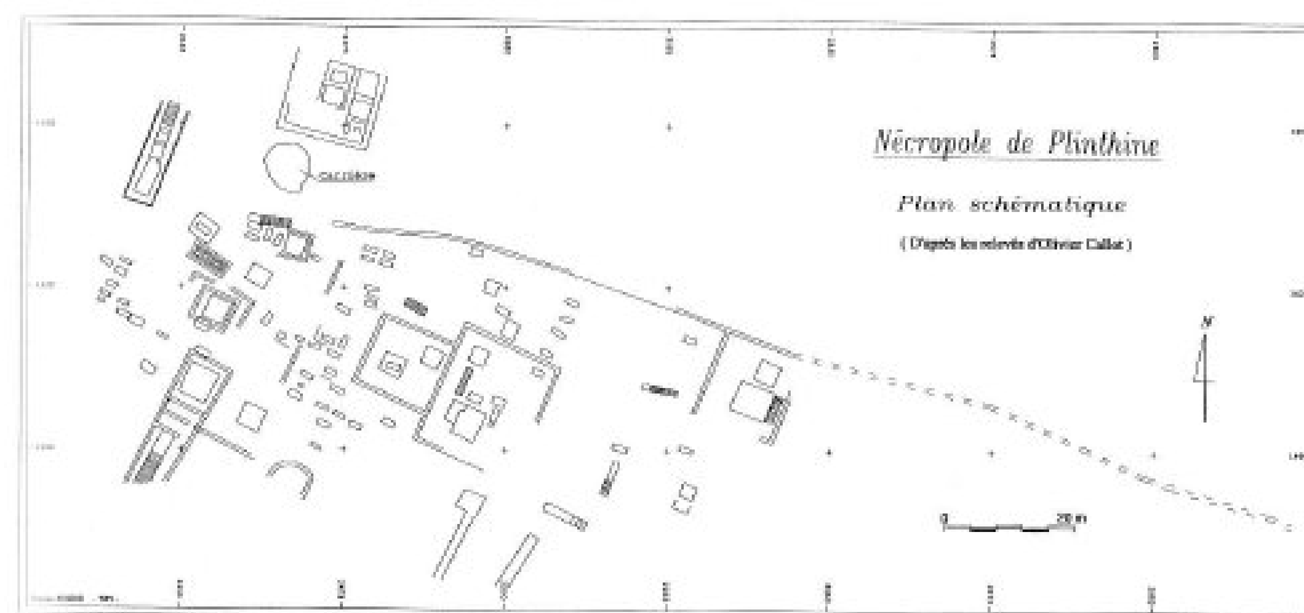


Fig. 7. Plinthine. Plan schématique de la nécropole. O. Callot et Th. Arnoux (1999).

[92] Christophe Mohrange, CEREGE, UFR de géographie, Université de Provence; J.-P. Goiran, doctorant. Nous citons ici certains points de leur rapport.

[93] Selon l'expression utilisée par J.-Y. EMPEREUR, *Mégapoles méditerranéennes* (2000), p. 242, Taposiris est le port avancé d'Alexandrie à l'Ouest.

[94] O. Callot a présenté une étude préliminaire de la nécropole dans *La gloire d'Alexandrie* (1998), p. 254 et dans le Bulletin de la SFAC 30 (1996-97), *RA* 1998/1, p. 187-188. Pour une étude générale des nécropoles alexandrines, cf. W.A. DASZEWSKI, *La gloire d'Alexandrie*, p. 250-252.

[95] A. ADRIANI, *Annuaire du Musée gréco-romain* III (1940-1950) (1952), p. 140-157.

[96] *Lezioni sull'arte alessandrina* (1972), pl. LIII, 2, p. 179-81 (par exemple).

[97] Jusqu'à présent, en l'état des prospections, les installations viticoles sont presque toutes situées sur la rive sud du Mariout: cf. M. RODZIEWICZ, «Classification of wineries from Mareotis», *BCH* Suppl. 33 (1998), p. 27-36. Mais le vin téniotique était encore plus réputé que celui de Maréotide.

[98] ADRIANI 1952, p. 141. Pour la céramique, voir les remarques de M. RODZIEWICZ, «Experimental identification of pottery from

population réduite, elle a été peu perturbée: un certain nombre de loculi (ou niches) sont encore fermés par des dalles ou scellés; de nombreux squelettes sont en bon état de conservation. Études architecturale et anthropologique peuvent donc être menées parallèlement.

Des aménagements qui, en surface, surmontaient cette nécropole, il reste peu d'éléments, contrairement à ce que l'on observe à Marina el-Alamein[99]. En premier lieu, on trouve des enclos faits de petits murets en pierres sèches[100]. Certains ne correspondent qu'à une tombe, mais d'autres en entourent plusieurs. Surtout, la surface au sol ne correspond pas toujours au volume souterrain: le dromos est parfois hors des limites de la propriété funéraire (tombe 49 par exemple)[101].

Dans ces enclos, subsistent les bases, souvent moulurées, parfois énormes (tombe 77) de monuments funéraires. Le pillage systématique dont ils ont fait l'objet empêche des restitutions précises, et on ne peut pour l'instant les comparer aux grands piliers funéraires de la nécropole de Marina-el Alamein[102]: Adriani pensait plutôt à des monuments à degrés, sur le modèle de ce que l'on trouve à Alexandrie[103]. Une autre série est constituée de stèles en forme de naiskos égyptien[104]. Ces monuments sont parfois associés à un hypogée, parfois recouvrent eux-mêmes une tombe individuelle.

La typologie des tombes, toutes entièrement creusées dans le roc, est extrêmement variée, allant de la simple fosse individuelle aux hypogées monumentaux à plusieurs chambres et nombreux *loculi*. Le *facies* est comparable à celui des grandes nécropoles alexandrines ou d'autres petites villes côtières.

Mareotis», *BCH* Suppl. 33 (1998), p. 254-256.

[99] W.A. Daszewski *et al.*, *MDAI (K)* 46 (1990), p. 15-51; *id.*, «The Origins of Hellenistic Hypogea in Alexandria», *Aspekte spätägyptischer Kultur. Festschrift...E. Winter*, *Aegyptiaca Treverensia* 7 (1994), p. 52 sq.

[100] Cf. également Adriani 1952, p. 141. Pour Marina, cf. W.A. Daszewski, *PAM* VI (1995), p. 33; *id.*, *CRAI* 1993, p. 407.

[101] Nous renvoyons à la numérotation d'O. Callot.

[102] Dont la chronologie est par ailleurs assez tardive: fin du 1er s. av. J.-C., essentiellement 1er s. ap. J.-C.: W.A. Daszewski, «La nécropole de Marina el-Alamein», *Nécropoles et pouvoir. Idéologies, pratiques et interprétations*, S. Marchegay *et al.* éds, *TMO* 27 (1998), p. 233.

[103] Cf. par exemple, Ev. Breccia, *La necropoli di Sciatbi* (1912), pl. VI, VII etc. Pour Marina, cf. W.A. Daszewski, «Nouvelles recherches sur la côte Nord de l'Égypte. Un type méconnu de chapiteaux», *Études et travaux* XV (1990), p. 111.

[104] F. Le Corsu, «Stèles-portes égyptiennes à éléments emboîtés d'époque gréco-romaine», *REg* 20 (1968), p. 109-125; P. Pensabene, «Lastre di chiusura di loculi con naiskoi egizi e stele funerarie con ritratto del Museo di Alessandria», *Alessandria e il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di A. Adriani*, *Studi e materiali* 4 (1983), p. 91-119.

Les tombes indivuelles sont de simples fosses rectangulaires creusées dans le rocher et couvertes de dalles de calcaire. Ce type est bien représenté à Taposiris (Fig. 8) et à Marina el Alamein[105].



Fig. 8. Taposiris. Nécropole au pied de la Tour des Arabes, au Nord.

Les hypogées sont des variations sur le type des tombeaux «à oikos» ou «à péristyle», dont la complexité architecturale trouve d'évidents parallèles à Alexandrie ou à Taposiris. Ils s'organisent autour d'une cour à laquelle on accède par un escalier coudé au plafond voûté, ou dans laquelle on pénètre par un *dromos* à ciel ouvert. Sur les côtés de la cour s'ouvrent les chambres funéraires, qui sont au nombre de trois au maximum. Dans deux cas (Fig. 9), comme à Alexandrie ou à Marina, une antichambre (portique à deux colonnes d'ordre dorique) sert de sas[106]. Des portes dotées d'un système de fermeture donnaient accès aux chambres.

Des chambres des grandes tombes, on retiendra qu'elles sont entourées de banquettes qui courent sur trois côtés et que leurs parois sont creusées d'un certain nombre de *loculi*[107], généralement de dimensions standardisées (0,80 x 0,70 x 2 m). On en trouve cependant de plus grands, destinés à plusieurs inhumations, souvent placés dans les angles et qui constituent

[105] A. Adriani, *Annuaire du Musée gréco-romain* III (1940-1950) [1952], p. 136; W.A. Daszewski *et al.*, *MDAI (K)* 46 (1990), p. 18; *id.*, *CRAI* 1993, p. 404; *id.*, «La nécropole de Marina-el-Alamein» (1998), p. 231 (*supra* n. 100).

[106] A. Adriani, *Annuaire du Musée gréco-romain* III (1940-1950) [1952], p. 148 (hypogée 1 = Callot 75); W.A. Daszewski, «The Origins of Hellenistic Hypogea in Alexandria» (1994), p. 54.

[107] Dans certaines tombes les *loculi* sont directement creusés dans les parois des cours, sur des rangées superposées ou disposés quelque peu au hasard. Dans quelques cas sont conservés des tracés préparatoires pour le percement de futurs *loculi*, comme on en connaît tant à Alexandrie ou Marina: *PAM* VIII (1997), p. 76.

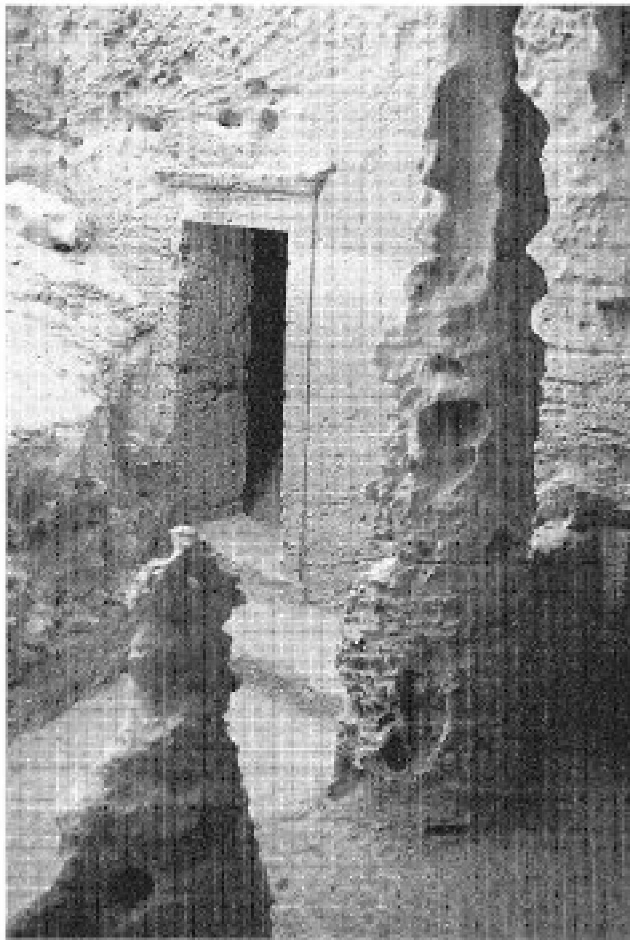


Fig. 9. Plinthine. Hypogée 75.
Portique vu du Nord.

de véritables petites chambres. Malgré tout, la densité de population (6 au maximum dans un loculus; généralement 1 ou 2, le plus souvent 1)[108] est faible par rapport à ce que l'on observe par exemple à Gabbari ou même à Marina el Alamein[109].

Dans un hypogée, sur deux des ouvertures encore fermées par des dalles, des cachets de type administratif, inscrits en grec, sont apposés dans les joints d'un mortier de plâtre (tombe 1)[110]: il s'agit de sceaux de fonctionnaires assurant la gestion de la nécropole et le suivi des morts. Jusqu'à présent, ces attestations, si fréquentes dans les nécropoles de tradition pharaonique (Memphis ou Thèbes, par exemple), sont relativement rares du côté grec[111].

Les éléments de décor sont peu nombreux aujourd'hui, mais assez variés et souvent bien conservés. Sur les parois et sur les plafonds, traités comme des voûtes en berceau aplati, on a indiqué un faux appareil de pierre à l'aide de lignes peintes en rouge.

Quelques rares *loculi* possèdent encore leurs dalles de fermeture scellées au mortier avec des représentations de portes. L'une d'elles est ornée d'une peinture représentant une scène traditionnelle d'adieu[112]; plusieurs sont décorées de portes à deux battants avec un chambranle à pilastres doriques surmontés d'un entablement mouluré en stuc; une dernière porte le buste en plâtre en haut relief du défunt, selon une formule qui ne rencontre guère d'équivalents contemporains dans les nécropoles alexandrines, mais que l'on retrouvera à l'époque romaine[113]. Un dernier type de décor est préservé sur un seul exemple (Fig. 10), mais se restitue pour d'autres *loculi*, et se trouve également attesté à Alexandrie[114]: un encadrement en stuc monté sur des tenons en bois évoque une porte monumentale. Celle-ci est encadrée par deux colonnettes doubles surmontées de chapiteaux à crosses appelés «nabatéens» et qui, en fait, sont d'origine purement égyptienne[115]. Entre ces colonnettes, deux Anubis se font face, surmontés par une rangée d'*uraei*. Le lourd entablement, orné d'un fronton à l'origine, est dans la plus pure tradition hellénistique alexandrine.

Comme c'est la règle à Alexandrie, mais contrairement à Marina el Alamein où seules des inhumations[116] sont mentionnées, crémations et inhumations coexistent. Adriani a trouvé dans ses fouilles un certain nombre d'urnes cinéraires, essentiellement des hydries de Hadra[117], disposées, comme à

[108] ADRIANI 1952 p. 150.

[109] *PAM* IX (1998), p. 66: 13 adultes et 7 enfants dans un loculus de la T 16; 13 pour un loculus de la T 1B, 22 pour T 1 D (7 adultes, 15 enfants).

[110] J.-Y. EMPEREUR, *Alexandrie redécouverte* (1998), p. 228; M.-F. BOUSSAC, «Sceaux sur des hydries de Hadra», *Études alexandrines* 1 (1998), p. 59.

[111] Pour des traces de leurs activités à Gabbari, voir M-F. BOUSSAC et J.-Y. EMPEREUR, «Inscriptions de Gabbari», *Études alexandrines* 5 (2000) (Sous presse).

[112] A. ADRIANI, *Lezioni sull'arte alessandrina* (1972), pl. LII, 2, p. 179-81; J.-Y. EMPEREUR, *Alexandrie redécouverte* (1998), p. 226-229. Cf. également P. PENSABENE 1993, p. 143.

[113] ADRIANI 1952, hypogée 6, p. 157. Cet exemple est le seul connu jusqu'à présent. Le matériau lui-même est rarement utilisé pour des portraits dans un contexte funéraire (quelques bustes en plâtre en ronde bosse sont connus pour la période romaine dans les nécropoles occidentales d'Alexandrie [étude à paraître de Mervet Seif el Din]). Pour des bustes en calcaire, selon une formule similaire, cf. par exemple P. PENSABENE, *Alessandria e il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di A. Adriani* (1983), n° 6, p. 94, p. 114-115, pl. X 6 (fin de l'époque ptolémaïque – milieu du 1er s. ap. J-C.).

[114] Sur ces imitations de naiskos égyptien, cf. l'étude de P. PENSABENE, *loc. cit.* (n. 102), p. 91-119.

[115] Cf. J.-Y. EMPEREUR, *Alexandrie redécouverte* (1998), p. 228, fig. p. 230. Pour des parallèles alexandrins, cf. A. ADRIANI, *Repertorio d'arte dell'Egitto greco-romano* C (1966), n° 68. Sur les chapiteaux nabatéens, O. CALLOT, «Éléments d'architecture romaine à Larnaca», *RDAC*, 1988/2, p. 223-228. Nombreux exemples à Marina el Alamein: *PAM* VI (1995), p. 31; W.A. DASZEWSKI, *Études et travaux* XV (1990), p. 109-124, insiste sur le développement du type dans la zone côtière; *id.*, *BSFE* 132 (avril 1995), p. 26.

[116] À quelques exceptions près semble-t-il: *PAM* VIII (1997), p. 77 (cendres dans un vase en faïence, dans un loculus de la tombe 13, d'époque impériale). Nombreux cas de mommifications à l'époque impériale: *PAM* III (1992), p. 33-34; *PAM* IX (1998), p. 69; *PAM* X (1999), p. 43-45. W.A. DASZEWSKI, *CRAI* 1993, p. 409-412.

[117] Trois hydries de Hadra sont conservées au Musée d'Alexandrie (27937, 27938, 27940); deux appartiennent au groupe L d'A. ENKLAAR, *Hadra vases*, thèse inédite (1992). Les deux trouvées dans le tombeau 22 d'Adriani datent du milieu du 3e s. av. J.-C.: l'hydrie 27937 (forme L1 d'Enklaar) est attribuée par lui au Peintre du Lierre (260-240 av. J.-C.); 27940, hydrie de provenance crétoise, est probablement une imitation des hydries de Hadra. l'hydrie 27938, provenant du tombeau 14, appartient au début de la production des vases L (260-230 av. J.-C.). Dans son embouchure se trouvait un bol daté de 250-200 av. J.-C. Toutes ces données m'ont été fournies généreusement par A. Enklaar que je remercie vivement. Une urne couverte de vernis noir est

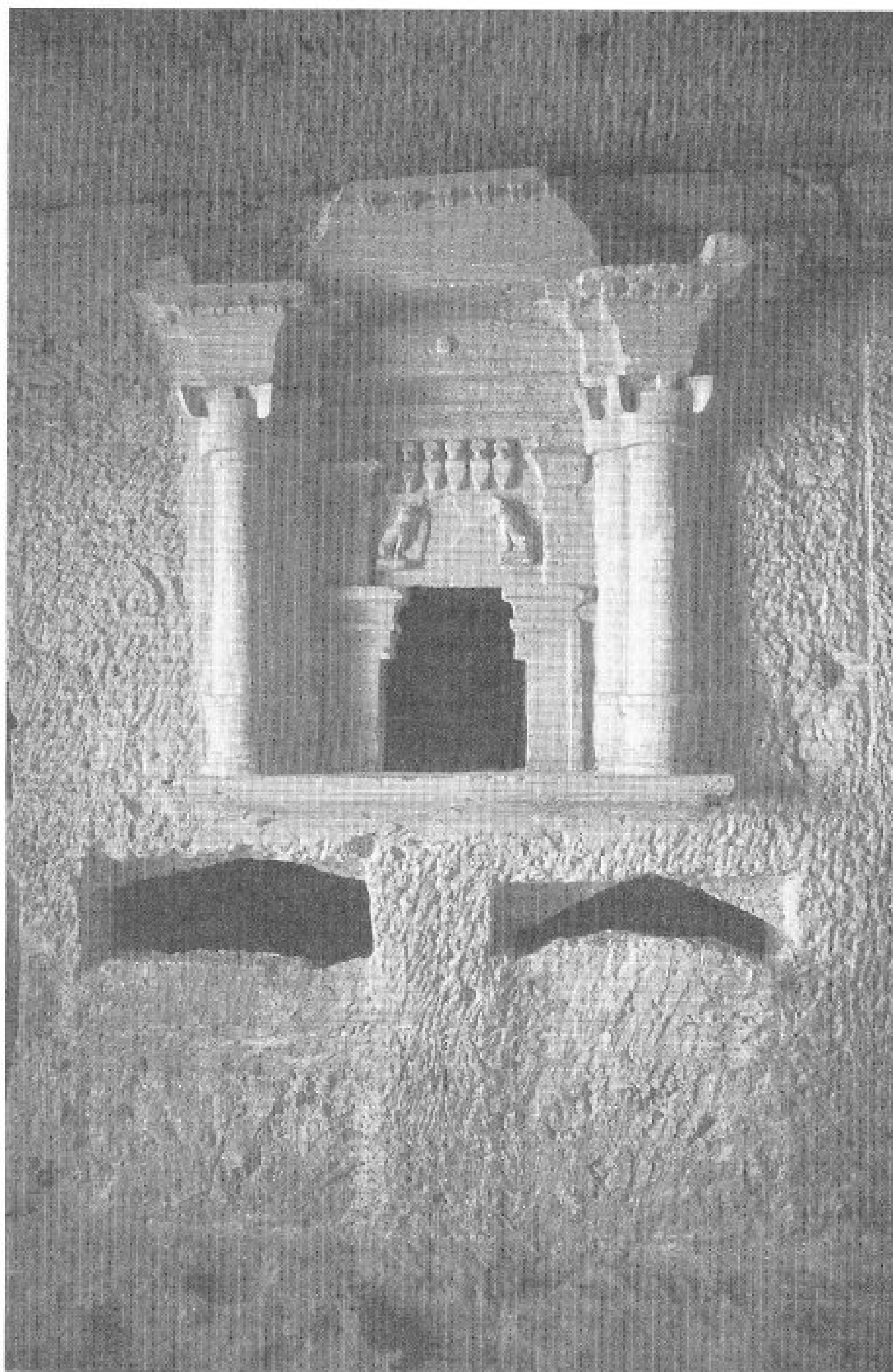


Fig. 10. Plinthine. Décor en stuc.

Alexandrie[118], dans une fosse[119]; dans une niche ouverte dans le fond d'un loculus[120] ou taillée dans l'un des murs de la tombe[121]; ou encore placées aux pieds du squelette.

Une première étude anthropologique[122], très limitée puisqu'elle ne porte que sur l'observation superficielle de quatre hypogées, confirme l'absence d'entassement, la coexistence des âges et des sexes et souligne la permanence des gestes funéraires: même lorsque l'agencement initial des os semble fortement perturbé, il est tout de même possible de déterminer la position originelle du cadavre tel qu'on l'a déposé. Dans tous les cas rencontrés, il était en décubitus dorsal, la tête vers l'entrée.

Le tout reflète la vie d'une population prospère, comme l'attestent l'ampleur des aménagements et la richesse du décor, peint et sculpté. En l'absence des superstructures, on s'abstiendra de se demander si elle avait des goûts aussi (ou moins) ostentatoires que dans la capitale, ou peut-être qu'à Marina[123].
Cette population reste en tout cas fondamentalement grecque[124], avec déjà des emprunts au répertoire et aux pratiques égyptiennes: la décoration stuquée d'un des grands hypogées mêle éléments décoratifs grecs et motifs pharaoniques; monuments à degrés et stèles en forme de naiskos égyptisant voisinent; une table à offrandes, liée au culte des morts, s'inscrit dans une tradition égyptienne[125]. Dès la haute époque hellénistique, dans les villes côtières comme à Alexandrie, débute ainsi un mouvement d'assimilation récemment mis en

reproduite par ADRIANI 1952, pl. LV, fig. 1. Une urne en albâtre est mentionnée p. 147 (tombeau 22), or on sait qu'elles sont peu nombreuses dans les nécropoles alexandrines.

118 Ev. BRECCIA, *La necropoli di Sciatbi* (1912), XXI, L, p. 25, pl. XIX, 22 etc..

119 A. ADRIANI, *Annuaire du Musée gréco-romain* III (1940-1950) [1952], p. 148.

120 *Ibid.*, p. 150, 156.

121 *Ibid.*, p. 147.

122 Par Patrice Georges.

123 W.A. DASZEWSKI, «The origins of Hellenistic Hypogea in Alexandria», *Aspekte spätägyptischer Kultur* (1994), p. 54. Certains hypogées sont particulièrement spectaculaires, *PAM* X (1999), p. 48 (tombe 18), mais datent de l'époque romaine.

124 Ces derniers devaient venir des diverses régions du monde grec comme le montre l'inscription gravée sur une stèle (Διότιμος Νικήτου Πέργαιος), ADRIANI 1952, p. 145. L'onomastique, grecque, est généralement très banale: cf. les noms gravés ou peints préservés au-dessus de plusieurs loculi (p. 150).

125 ADRIANI 1952, p. 156 et fig. 81; W.A. DASZEWSKI, «The origins of Hellenistic Hypogea in Alexandria» (1994), p. 57 ou «La nécropole de Marina el-Alamein» (*supra* n. 98), p. 234. Pour des parallèles, cf. A. BEY KAMAL, *Tables d'offrandes*, *CGAE* (1909), pl. XLIX ou L. HABACHI, *Tavole d'offerta are e bacili da libagione 22001-22067* (1977), p. 110 (pour l'époque ptolémaïque et gréco-romaine). Sur le symbolisme des tables à offrandes, cf. S.H. AUFRÈRE, dans *Exposition Portes pour l'au-delà. L'Égypte, le Nil et le «champ des offrandes»*, S. AUFRÈRE *et al.*, Musée H. Pradès Lattes (1992), p. 19-57.

valeur et réinterprété par W.A. Daszewski[126]. Il est logique que ce syncrétisme s'affiche davantage à Marina el Alamein beaucoup plus à l'écart de la capitale et surtout plus tardive: les tombes les plus anciennes remontent à la fin du IIe siècle av. J.-C. et la plus grande expansion de la nécropole se situe à la fin du Ier s. av. J.-C./Ier siècle ap. J.-C[127].

La nécropole de Plinthine semble avoir connu une occupation relativement courte: les hypogées sont des IIIe et IIe siècle av. J.-C.; en revanche, on sera plus prudent sur certaines petites tombes individuelles, qui réutilisent des éléments de monuments funéraires. Seul un ramassage systématique des nombreux tessons épars sur le site et l'ouverture de loculi encore scellés pourront permettre de préciser les phases et la durée de cette occupation.

Conclusion

Les deux campagnes que nous avons menées sur le site ne peuvent évidemment pas déboucher sur des conclusions trop tranchées; elles soulignent le rôle clé joué par Taposiris, dès l'époque hellénistique, dans le système portuaire lacustre, confirment le statut de villes satellites d'Alexandrie des deux agglomérations, mais elles ne répondent pas au problème posé par la coexistence de deux centres si proches. De toute évidence seule la poursuite de la prospection de surface et du relevé topographique sur l'ensemble de leurs territoires, l'étude de paléoenvironnementale couplée de sondages dans la zone portuaire, notamment dans les entrepôts de la levée sud, permettront de mieux cerner l'histoire de ces deux cités.

[126] Selon ce dernier l'interprétation gréco-macédonienne des hypogées à péristyle ou à oikos est à revoir. On pourrait au contraire y reconnaître une «*interpretatio graeca* des tombeaux monumentaux égyptiens de l'époque tardive»: W.A. DASZEWSKI, «La nécropole de Marina el-Alamein», *Nécropoles et pouvoir*, *TMO* 27 (1998), p. 235.

[127] *Ibid.*, p. 233.



Publications



Les
PUBLICATIONS
de
l'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE

Périodiques

Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale
Bulletin de Liaison du Groupe International d'Étude de la Céramique Égyptienne

Monographies
Série des Voyageurs Occidentaux en Égypte

sont en vente

– A Paris, au SEVPO (vente directe), 2 rue Paul Hervieu, Paris XVe (métro Javel); (vente par correspondance) 27-39 rue de la Convention, 75732 Paris, Cedex 15.
– Au Caire, à l'IFAO, 37, rue El-Cheikh Aly Youssef (Mounira). B.P. Qasr el Aïny 11562 Le Caire R.A.E. Possibilité de commande par correspondance ou de «Standing-order».

* * *

Catalogue gratuit sur demande

Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.